



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

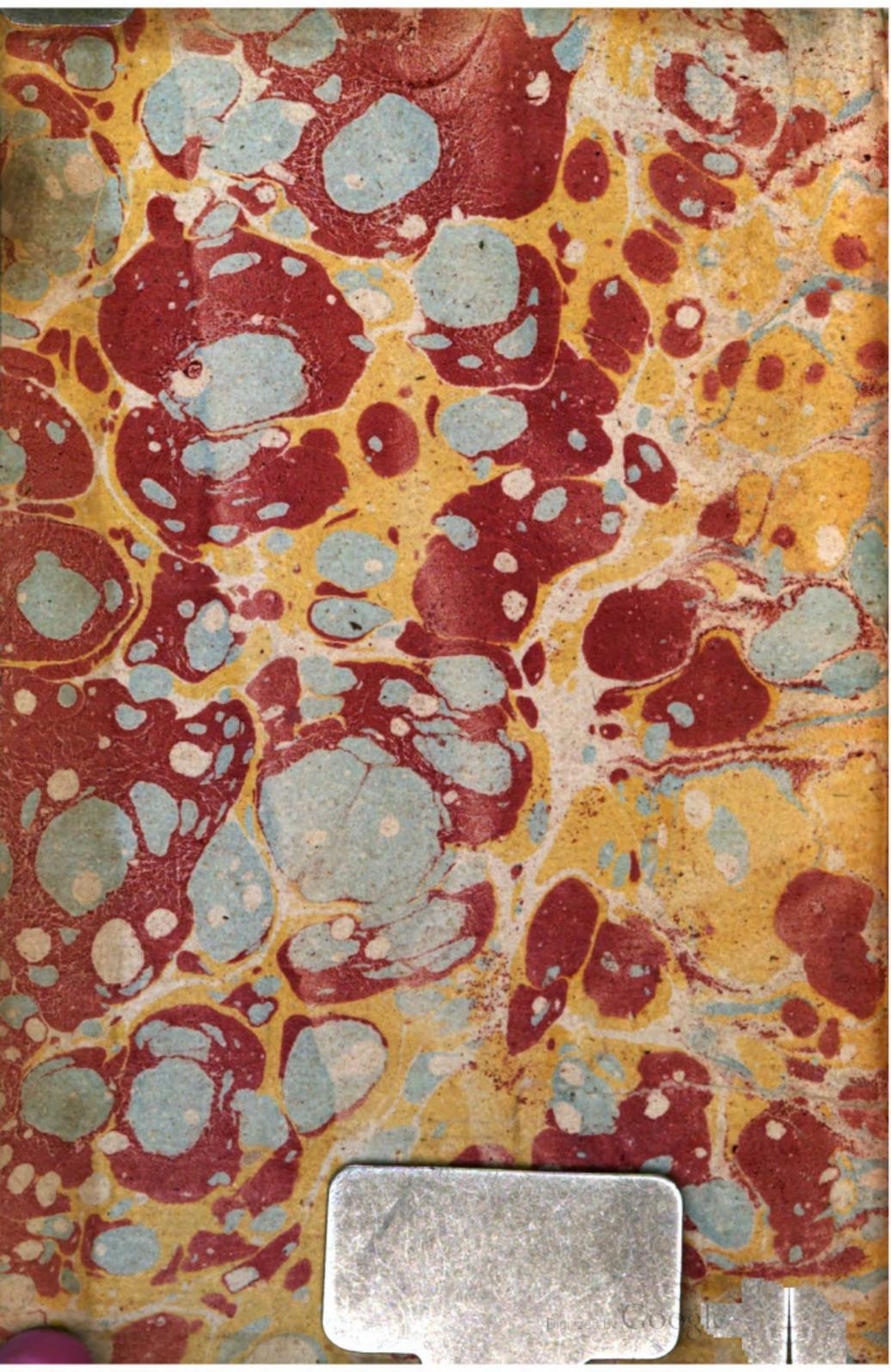
Nous vous demandons également de:

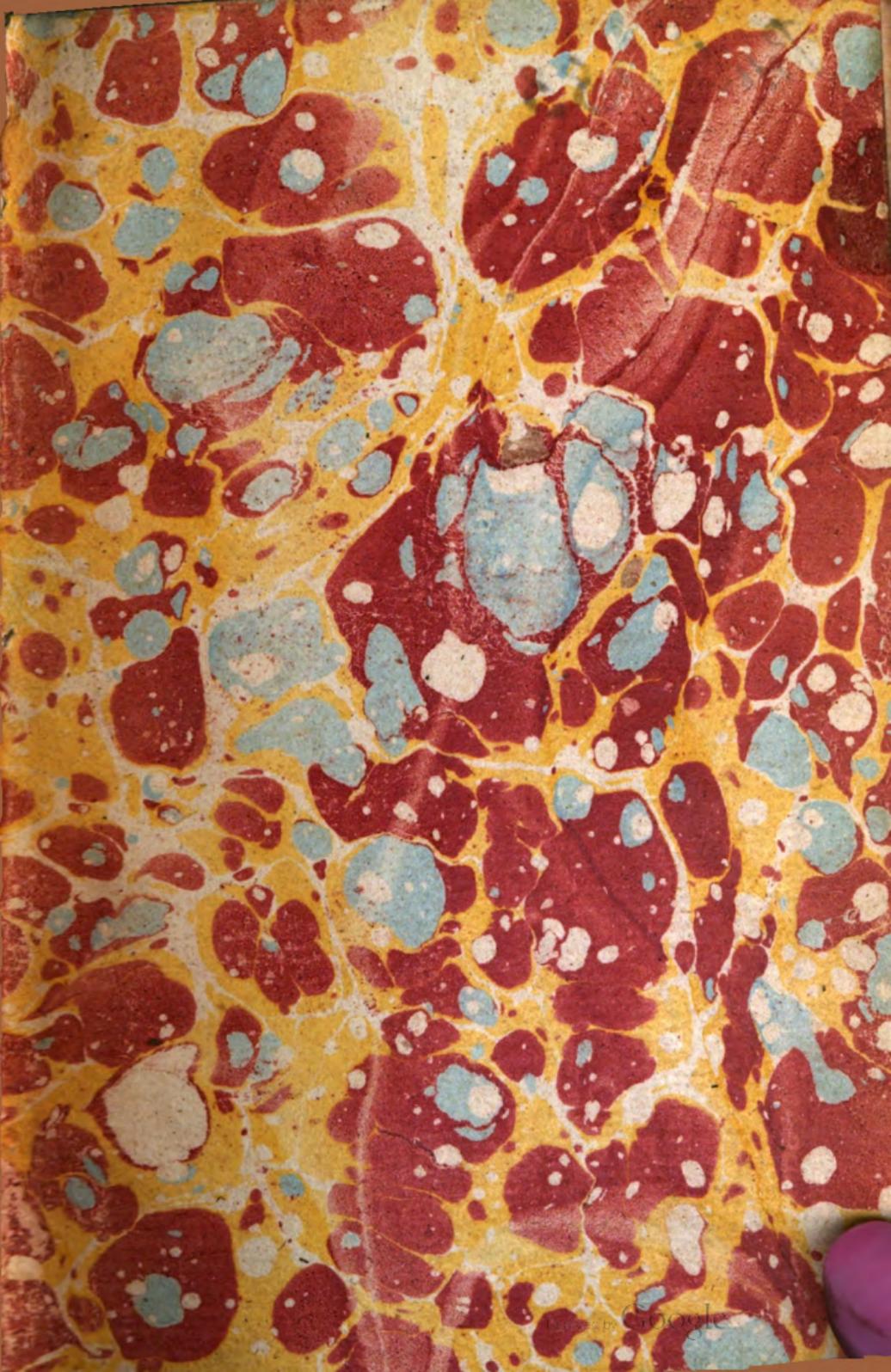
- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>







Phil. 983

Phil. 983



UNIVERSITEITSBIBLIOTHEEK GENT



900000068882 zed by Google



J. Rosaspina Sc.

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

Magnifice... Sapientiam tractabat.

Lib. II. Machab.

M D C C X C V.



AVERTISSEMENT

D U

TRADUCTEUR.

J'offre à des esprits non vulgaires un ouvrage, qui, par son objet, ainsi que par sa marche & la manière dont elle s'annonce, ne peut qu'exciter un véritable intérêt. C'est ce qui se démontre sans peine, & pour ainsi dire du premier coup d'œil. Quant au fond des raisonnemens & à la vérité des dogmes philosophiques, il faut en abandon-

ner le jugement aux Lecteurs. Mais l'ouvrage en aura-t-il beaucoup? Il seroit difficile de répondre à cette question. Tout ce que l'on peut dire, c'est que l'Auteur ne paroît pas s'en être beaucoup mis en peine, & le Traducteur fera bien sans doute de suivre cet exemple.

Cet abandon philosophique paroît dans la sentence ou devise, que l'Auteur a jugé à propos de mettre à la tête de son Premier Entretien: Philosophia paucis contenta iudicibus, multitudinem consulto fugiens. Il paroît encore mieux par ces paroles qui se trouvent à la fin de l'Entretien

même, paroles remarquables, & qui ne peuvent que nous donner une idée favorable du cœur de notre bon Philosophe. Voici ces paroles. „ Pour ce qui est des „ Philosophes dont je contredis „ les opinions, & qu'il faut „ craindre, ce semble, de voir „ s'élever contre moi, non, Théogène, ce n'est pas là ce qui „ m'épouvante. Mon obscurité & „ le silence sont mes retranchemens, où je les défie de me „ forcer. D'ailleurs quel intérêt prendroient-ils aux discours „ d'un pauvre Aveugle, dont l'intention ne sauroit être de calomnier leur gloire, & qui ne

„ va pas , d'une main audacieu-
 „ se , briser leurs statues ? Loin ,
 „ du bruit des Académies & de
 „ l'écho des villes , assis à l'om-
 „ bre d'un platane solitaire , il
 „ s'entretient paisiblement avec
 „ un jeune disciple de la vérité ;
 „ il parle comme il pense , &
 „ des objets auxquels il a pris
 „ tant de fois plaisir à penser .
 „ C'est à-peu-près le seul plai-
 „ sir qui lui reste . Seroit-on as-
 „ sez barbare que de le lui dé-
 „ fendre ? „ Ce qu'il ajoute est
 bien remarquable encore , & ser-
 vira de réponse à tout ce que cer-
 taines personnes , qui ne com-
 prendront pas bien ses raison-

*nemens ni ses principes , ou qui
 ne voudront pas les comprendre
 (& il y en aura probablement
 quelques-unes de ces deux espè-
 ces) diront contre lui . , Après
 ,, tout quand il se tromperoit ,
 ,, quel mal en arriveroit-il ? Son
 ,, erreur seroit-elle capable d'of-
 ,, fenser le souverain Maître de
 ,, la Nature , en diminuant par-
 ,, mi les hommes la foi , l'amour ,
 ,, le respect , & cette sincère &
 ,, entière soumission qu'ils lui
 ,, doivent ? A Dieu ne plaise ,
 ,, Théogène , que ce malheur ar-
 ,, rive à mon occasion , ou que
 ,, jamais l'impiété se trouve née
 ,, dans mon cœur . Mille fois je*

„ désire que la langue se colle
 „ à mon palais, plutôt que de
 „ distiller une doctrine perni-
 „ cieuse. „

Tout l'ouvrage est écrit pour ainsi dire de ce ton, avec une noblesse & une hauteur d'idées difficiles à atteindre. J'emprunte les paroles de la seule personne qui ait vu cet ouvrage avec moi, & qui me les écrivit il y a quelques années. Je publierai un jour sa lettre. C'est une personne bien connue par tout le monde (1), &

(1) L'homme célèbre dont il s'agit, vivoit encore lorsque ceci fut écrit, en 1775. Il est mort depuis.

dont l'ordre des grands écrivains comme celui des philosophes , ou du moins ceux qui aiment de se voir qualifiés ainsi , ne récuseront certainement pas le suffrage .

On me fera beaucoup de questions ; je dois m'y attendre . Mais tout ce que je pourrai répondre , se réduit à-peu-près à ceci ; l'ouvrage dont je donne la traduction , paroît avoir été originairement écrit en grec , quoique ma traduction ne soit faite que d'après le latin , le seul texte que j'aie recouvré . Je ne dirai pas si c'est parmi les manuscrits de la bibliothèque d'Oxford ou du Vatican ; ou bien parmi

ceux de feu M. Askew que je connoissois , & qui se sont vendus il y a quelque tems , à Londres. Tout cela ne fait rien pour le mérite de l'ouvrage , & feroit très-peu de chose pour la satisfaction de mes Lecteurs. J'ose les prier en conséquence de vouloir bien respecter , pendant quelque tems au moins , mon secret . Je ne le ferois pas , si l'ouvrage dont il s'agit , étoit un ouvrage d'histoire .

Le titre de la traduction latine , tel que je l'ai trouvé , est celui-ci : Senis Pythagorici , caeci , de natura ac phoenomenis rerum , ad Theogenem filium , Disputa-

tiones sex. Mais ce n'est pas là le titre de tout l'ouvrage ; ce n'est que celui de six Discours ou Entretiens , dont je publie les deux premiers aujourd'hui. Il m'a donc fallu y substituer un autre titre ; & il m'a été fourni par le site pittoresque où se trouvoit notre Philosophe en montrant la Nature , & l'Auteur de la Nature , à son cher Disciple ; site qu'il décrit lui-même au commencement de son premier Entretien .

J'ai traduit par le mot d'Entretiens celui de Disputationes , qui , en François , se rendroit ici très-mal par un mot qui sentiroit

le moins du monde la controverse ; l'ouvrage dont il s'agit , étant prodigieusement éloigné de tout ce qui s'appelle Disputes .

Je me suis aperçu , plus d'une fois , dans le cours de ma traduction , bien plus encore que dans le titre , (& mes Lecteurs s'en apercevront aussi bien que moi , toutes les fois qu'ils voudront réfléchir un peu sérieusement sur la matière ;) je me suis aperçu qu'il étoit impossible de traduire littéralement , lorsqu'on transporte les idées d'un écrivain profond , d'une langue dans une autre ; & sur-tout lorsque les deux langues sont aussi disparates que

le sont le *Latin* & le *François* ,
quant au génie & au tour des
phrases . C'est ce qu'on verra en-
core mieux , relativement à notre
Auteur , si je publie un jour le
texte latin , comme il n'est pas
impossible que je le fasse . En
attendant , je laisserai le Public
se former ici une idée quelcon-
que de ce texte , tant d'après le
titre latin , que j'ai déjà donné ,
que par les premiers lignes ou
commencement de l'ouvrage . Fi-
li mi , jam desine querelarum ;
non omnis mihi voluptas cum
hac usura lucis erepta est . Mun-
di incola , etiamnum illum , qua
late patet , intueor . Quo me cum-

que ago, obviam habeo artificem illam mentem manumque, quae numquam cernenda oculis, nusquam non occurrit, omnium rerum effectrix aut potius efficiens caussa. *J'ai traduit cela d'une manière large, comme on le verra; & j'ai fait la même chose pour tout le reste; tantôt en paraphrasant, tantôt en élaguant un peu, & en me rendant partout, autant qu'il m'a été possible, maître de la matière. Si je m'apperçois que cette manière libre ne déplaît pas, je continuerai de faire de même dans les Entretiens qui suivront. Je trouverai par là une certaine facilité,*

dans une chose d'ailleurs fort difficile, & qui, dans les six premiers Entretiens sur-tout, roule sur les matières les plus abstraites; où l'Ecrivain, (comme l'a remarqué le Philosophe que j'ai cité plus haut, & qui étoit bien capable d'en juger,) où l'Ecrivain s'est élevé à une hauteur difficile à atteindre. Au reste, Platon l'a dit, & quand il ne l'auroit pas dit, il n'en seroit pas moins vrai: tout ce qui est beau, est presque toujours difficile. Omnia pulcra, difficilia.

Un mérite particulier à notre Auteur, mérite qui étoit propre aux beaux génies de l'Antiquité,

ou qu'ils n'ont eu de commun qu'avec un petit nombre de Modernes, c'est qu'il allie pour ainsi dire par-tout, le sentiment aux images, & qu'ainsi, quoiqu'écrivant en prose, il est très-souvent Poète. Il nous faudroit un FÉNELON pour traduire un pareil ouvrage. O ! FÉNELON ! ô ! mon maître ! Quel autre que vous a scû allier cette douceur, cette majesté de style, à tout ce que la philosophie du cœur a de plus touchant ? C'est au moyen d'une telle plume que toute la richesse de la matière, que notre vieillard aveugle, mais clairvoyant philosophe, a entrepris de traiter, se

seroit déployée sous la main du traducteur. O ! FÉNÉLON ! si du haut du Ciel, où votre vertu ne peut que vous avoir élevé, vous favorisiez d'un de vos regards l'écrivain qui s'est proposé cette tâche ; si vous daigniez guider son esprit & conduire sa plume ; c'est alors qu'il pourroit espérer de finir ce qu'il a commencé pour l'utilité de ses semblables, & pour les encourager à la recherche de la vérité, à la poursuite de la vertu. C'est dans cette vue que je vous consulterai au moins en esprit, que je vous invoquerai souvent, & que je me nourrirai sans cesse de la lecture de vos

immortels écrits. J'essayerai de vous suivre; mais hélas! ce sera comme l'enfant Ascagne chez Virgile, non passibus aequis. N'importe, il est encore beau, comme le disoit Cicéron, Cicéron si bon à citer, encore plus comme véritable homme de bien & grand philosophe, que comme orateur, & que citoit volontiers aussi l'Auteur que je traduis, puisqu'il a pris dans les ouvrages de cet illustre Romain les apophtegmes ou dévises qu'il a mis par-tout à la tête de ses Entretiens; il est encore beau de s'arrêter à une seconde ou troisieme place, après avoir fait

tous ses efforts pour parvenir à la première. (1)

Nous allons finir cette Préface , en donnant les titres particuliers des Entretiens qui sont au nombre de trente . On pourra encore juger par là si nous avons eu tort de dire , que l'Ouvrage étoit intéressant , au moins par son objet & par sa marche . Voici la liste .

(1) *Honestum est prima sequentem , in secundis tertiove subsistere. Cic.*

TITRES
DES ENTRETIENS.

De la NATURE CRÉÉE. Entretien I.

SUITE Ent. II.

Ce sont les deux Entretiens que nous donnons aujourd'hui, & que nous dédions aux Mallebranche, aux Clarke, aux Leibnitz, aux Bonnet, &c. &c., à tous les Méta-physiciens de ce siècle & de l'Europe. Les III. IV. V. & VI.^e Entretiens roulent sur la même matière.

DIEU, cette grande vérité Physique Ent. VII.

DIEU , & les INTELLIGENCES Ent.

VIII.

DIEU , & les MONDES . . Ent. IX.

LA PROVIDENCE Ent. X.

LA PRIÈRE , ou la conversation
avec Dieu. *C'est le sujet des
Entretiens XI. & XII.*

De la PERFECTIBILITÉ DE L'HOM-
ME Ent. XIII.

PHILARMONICA , ou de l'I-
DÉE & de l'AMOUR DE L'OR-
DRE. *C'est la Morale reduite
à un seul principe , & le su-
jet du XIV. XV. XVI.^e En-
retien.*

LES JOIES & le REPOS de l'A-
me Ent. XVII.

LE PLAISIR Ent. XVIII.

L'HOMME INSTRUIT PAR LE SENTIMENT Ent. XIX.

ORPHÉE, ou le VÉRITABLE USAGE DE LA POÉSIE ET DU CHANT. Ent. XX.

DE LA MORT Ent. XXI.

LE CHANT DU CYCNE, ou LA VIE À VENIR ET L'IMMORTALITÉ Ent. XXII.

DE LA SAGESSE DES ANCIENS. Ent. XXIII.

LE PORTRAIT ET SES COPIES; ou réflexions sur l'Histoire. Ent. XXIV.

LES GRANDS HOMMES DE L'ANTIQUITÉ PROFANE; ou NUMA, PYTHAGORE, ZOROASTRE, SOCRATE & CONFUCIUS. Ent. XXV.

XXIII

LES INVENTIONS & LES ARTS .

Ent. XXVI.

LES LANGUES, & LEUR ÉTYMO-
LOGIE Ent. XXVII.

Les trois derniers Entretiens ne portent pas de titre. Nous tâcherons de leur en donner un, celui qui leur conviendra le mieux; mais ce ne sera qu'après avoir achevé notre tâche.

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

PREMIER ENTRETIEN.

DE LA NATURE CRÉÉE.

*Philosophia paucis contenta iudicibus,
multitudinem consulto fugiens. Cic.*

MON FILS, cessez de me plaindre ; je n'ai pas tout perdu en perdant l'usage de mes yeux. L'univers existe encore pour moi ; je découvre sa grandeur , sa magnificence . Je rencontre par-tout cette main invisible qui a tout formé , ou plutôt qui forme tout sans cesse . O ! mon cher fils , que l'on est heureux de cette vue ! La Na-

ture, & cette richesse dont elle se pare, sont un voile brillant, qui dérobe si souvent cette vue à la plûpart des hommes: c'est un tableau peint des plus belles couleurs, un paysage riant & varié à l'infini: l'œil s'y plait, s'en amuse, & oublie ou néglige de rien voir au delà. Voilà notre image. Mais je veux vous aider à soulever au moins un coin de ce tableau. Allons, mon enfant, conduisez moi sous quelque ombre prochain; nous pourrons nous y entretenir mieux à notre aise.

Théogène, vous soupirez, & c'est moi certainement qui en

suis la cause. Vous ne voulez donc pas croire que je ne suis pas si fort à plaindre? Dites-moi, je vous prie, quelle vue est la plus agréable, celle des habitans de la plaine, là-bas, dans la ville où vous demeurez; ou celle de cette colline si élevée, où nous voici? Dans la ville, vous voyez des colonnes, des portiques, des temples, un colysée; mais vous ne voyez qu'un ou deux de ces objets à la fois; l'un vous empêche de voir l'autre. Ici s'offre à vos yeux le plus bel ensemble, un amphithéâtre charmant; vous découvrez toute la beauté de la ville, & celle du plan sur lequel

elle a été bâtie . Voyez , Théogène , comparez & décidez .

Il en est ainsi par rapport à moi . Soleil ! je ne vois plus , il est vrai , ton orbe étincèlant ; je ne vois plus l'or & la pourpre dont à la fin d'un beau jour tu revêts les cieux , ni ce touchant spectacle de ton lever , que j'ai-mai tant à contempler , & à célébrer avec les oiseaux & avec toute la nature ravie . Terre ! tu as perdu entièrement ton éclat pour moi ; la robe du Printems n'a plus sa variété ni ses fleurs ; un grand crêpe est tendu à mes yeux sur toute la nature . Mais si je ne la vois plus à la lueur de

mes sens, qu'après tout l'âge affoiblit & que la mort doit bientôt éteindre, une lumière plus sûre me la découvre bien mieux, & sans que rien m'arrête aujourd'hui, je pénètre toute son étendue. Je ne suis privé que de la vue de quelques phénomènes brillans; & je suis affranchi en même tems d'une foule d'erreurs, qui me faisoient prendre ces phénomènes pour des réalités, & confondre l'effet avec sa cause. La scène de l'univers entier se découvre devant moi; la toile est presque levée; & en attendant qu'elle le soit tout-à-fait, en attendant qu'une nouvelle

manière d'être achève de détruire les rapports que j'ai aujourd'hui avec la nature, pour m'en donner des nouveaux, qui certainement seront plus durables, je parcours, avec autant de satisfaction que vous, mon cher Théogène, les ouvrages de la création; je m'efforce d'en écarter les ombres, d'en écarter ce qui ne consiste que dans les rapports de mes sens; j'essaye de découvrir ce qu'il y a au delà, & je trouve, non cette matière toujours étendue & toujours divisible, (labyrinthe d'absurdités & de contradictions;) non les atomes plus incompréhensi-

bles encore ; point le vuide , point les monades ; mais d'un côté , un principe de force , une action créée , toujours subsistante & variée à l'infini ; de l'autre côté , la sensation & la pensée . L'Univers est devenu pour ainsi dire tout transparent & immatériel pour moi ; les machines en ont disparu ; je vois l'Ouvrier Eternel opérer toutes choses , d'une manière à la vérité incompréhensible , (car qui peut comprendre le secret de la Divinité ?) mais en même tems aussi , véritablement simple .

Mon ami , ce que je vous dis ne doit pas vous effaroucher ;

persuadez-vous que je n'ôte rien de réel de l'Univers. Si notre esprit a créé des monstres, s'il a forgé des chimères, n'est-il pas permis, n'est-il pas raisonnable de les combattre ? Nous nous moquons de ceux qui ont personnifié les vertus & les vices, qui ont fait un être de la Destruction & de la Mort, une Divinité de la Fièvre : tous nos Philosophes ont fait pis, depuis Thalès jusqu'à nos jours. Avec tout leur génie, ils ont rempli l'Univers d'êtres de raison ; les images de leur esprit ont pris par-tout la place des choses. L'un a tout gâté avec son étendue solide & sa matière

toujours divisible & impénétrable ; l'autre avec son vuide ; un dernier avec ses êtres simples ou monades corporelles. Le premier n'a pas fait réflexion , que l'extension , les mesures , la divisibilité , n'étoient que des perceptions , des vues , des rapports , des raisonnemens de son ame ; des idées , & non des choses . Le second , que la distance , l'espace , n'étoient également qu'une vue , qu'un ordre , qu'une comparaison que nous faisons ; & que par conséquent le vuide , dont la notion n'est fondée que sur celles que je viens de dire , de l'éloignement & de l'espace , crou-

le avec elles , & n'est qu'un nom lui-même vuide de sens. L'un des plus grands d'entre nos Philosophes Métaphysiciens a cru enfin , que , ce qui étoit distingué en son esprit , devoit être quelque chose de distinct dans la nature : delà ces monades ou substances simples , dont il a composé les corps , & qu'il a formées , pour ne rien dire de plus , sans aucune raison suffisante . En un mot , mon cher Théogène , presque tous les Philosophes ont trop tourné autour de leurs propres idées ; ils ont cru avoir expliqué la nature , quand tout-au-plus ils avoient défini la manière

re dont ils la voyoient . Tous ont été , sans le savoir , de la secte Nominale .

Tâchons de nous faire jour à travers leurs nombreux raisonnemens ; fermons les yeux du corps , pour mieux ouvrir ceux de l'ame . Il n'y a de véritable , de grande , de parfaite unité que Dieu . Les êtres faits à son image sont des unités aussi , mais imparfaites ; imparfaites dans le sens qu'elles ne peuvent exister qu'en Dieu , de qui leur existence est tout-à-fait dépendante . Au reste , elle est indépendante des autres unités quelconques ; chacune est un petit tout à part ,

qui , seul avec Dieu , peut exister . Il n'en est point ainsi de ce qui n'est pas fait à l'image de Dieu , de tout ce qui est corporel ; & il n'y a enfin de véritables monades que les Esprits . En admettre d'autres , c'est , comme j'ai dit , donner un corps & une essence à des abstractions , c'est réaliser de purs êtres de raison .

Qu'est-ce donc que l'Univers , & tous ces corps si variés qui le composent ? Une grande force existante , qui différemment combinée , différemment agissante sur les différentes monades ou esprits , & différemment reçue par eux , produit par-tout diffé-

rentes sensations , auxquelles on a donné aussi des noms différens .

- Ces sensations sont dans l'esprit qui les reçoit ; mais la cause , cette force agissante que nous avons dite , & qui les produit , étant au dehors , autant qu'il y a de variétés dans ces sensations , autant l'ame ou l'esprit est tenté de reconnoître hors de lui des causes différentes , ou de différens objets . Et voilà l'Univers créé , & la grande variété des choses qui le composent .

Je dirai donc avec le peuple , une ville , une table , un soleil , une lune ; comme je dis à chaque instant , que ce feu est chaud ,

cette eau froide, cette cérise rouge. Mais en parlant en philosophe, en remontant aux premières notions, aux notions métaphysiques & à la cause de tout, je me garderai bien de croire que le soleil est une unité, notre terre une unité; je ne dirai pas non plus qu'elle renferme un nombre infini ou indéfini d'unités; mais je dirai, je le penserai & le soutiendrai, quelque paradoxal que cela puisse paroître, que le soleil n'est pas une unité distincte de ce livre que vous tenez, ou de ce gazon où je me repose.

Une grande action répandue par-tout, & qui remplit, pour

parler ainsi, les intervalles du Ciel & de la Terre, sans cesser d'être une, fait le fonds & la matière de tous les êtres de l'Univers. Leur division, leur nombre, l'espace qu'ils occupent, & leur distance entre eux, ne sont qu'un ordre, un arrangement, une opération de mon esprit. Le vuide, l'étendue, n'en sont qu'une encore; & toute la variété des choses de l'Univers qui paroissent aux sens, n'est qu'une grande variété de phénomènes. Le soleil est un phénomène, tout autant que l'arc-en-ciel qu'il forme; la terre en est un; ses arbres, ses montagnes, tout ce

qu'elle contient en un mot : le fonds & la nature des uns, est le fonds & la nature des autres, une force, une action combinée, & rien de plus.

Je vous ai déjà averti, Théogène, qu'en parlant ainsi, je n'ôtois cependant rien de réel de l'Univers. En effet, je ne vais point, comme quelques-uns de nos Philosophes, n'admettant que des esprits, détruisant la matière. La matière est ; elle est hors de mon esprit, qui la cherche, qui la trouve, mais qui ne la voyant qu'enveloppé lui-même d'un corps de matière, & comme à travers d'un prisme, lui donne

des dehors qu'elle n'a pas, & lui prête sans cesse une parure étrangère. Tout mon travail est de lui ôter cette parure; pour mieux la faire connoître, je déchire son vêtement.

L'Univers n'est point une illusion, nos sensations ne sont point des prestiges; les êtres corporels existent. Si je voulois en douter, je n'aurois qu'à étendre la main pour prendre un caillou, à embrasser le premier arbre que je rencontre: & une conviction intérieure, plus forte que tous mes raisonnemens, me feroit d'abord plier sous l'évidence. Les corps existent, puisque je les vois, que

je les sens exister; leur action me frappe par-tout; cette action est leur être. Une ACTION EXISTANTE, & UN ÊTRE AGISSANT dont je ne connois que l'action, sont synonymes pour moi & nécessairement la même chose. Quiconque n'en conviendra pas, ne saura jamais que disputer sur des mots.

Cette action existante, différemment combinée, différemment reçue, variée & graduée à l'infini, fait toute la variété des corps de l'Univers. Là elle forme un soleil, ailleurs une planète: ici un arbre ou une montagne; tout comme elle forme une parélie ou

un arc-en-ciel. La seule différence qu'il y a, c'est que, dans ces derniers phénomènes, c'est une action qui passe, & qu'une nouvelle action qui survient, change, absorbe ou détruit; tandis qu'ailleurs elle est fixe, concentrée, permanente.

Une Sagesse infinie, & une Puissance sans bornes, ont présidé aux combinaisons innombrables de ce principe d'activité & de force, de cette grande action, qui est l'Univers. Là elle a été augmentée, ailleurs elle a été affoiblie; & chaque degré d'affoiblissement ou de force, forme une décoration nouvelle, produit

un changement dans la scène du monde. Faut-il s'étonner après celà , de la grande diversité qui y regne? Et n'y a-t-il pas plus lieu de s'étonner, par exemple, de ce que la bouche, par le seul mouvement de la langue, forme ces différens accens qui vont frapper votre oreille, & font naître tant d'idées dans votre esprit? qu'elle produise les inflexions innombrables de tous les langages des nations? O! Théogène, que la création est grande, qu'elle est immense! mais que le moyen de Dieu est simple! Pour moi, je vous avoue que la formation du soleil, ou celle du globe de Sa-

turne , ne m'étonne pas plus , suivant mon système , que la production d'une féverole , ou celle d'un ciron , dans un système quelconque de philosophie . Je vous avoue encore , que , depuis que j'ai eu le bonheur de saisir une fois le fil de ces raisonnemens , il m'a été impossible de me contenter des théories , même en apparence les plus heureuses , de nos Philosophes , qui toutes m'ont paru plus foibles les unes que les autres . A quoi bon toutes ces entités multipliées , tant de machines ? Sous la main de Dieu , une seule entité douée d'action , (ou , ce qui revient au même ,

une action existante ,) avec les
ames ou esprits , que cette action
frappe diversement , suffit à tout
& l'Univers est créé . Et voilà le
terme de nos connoissances ; le
NON PLUS ULTRA de l'esprit hu-
main . Un jour viendra sans dou-
te , qui reculera beaucoup ce ter-
me . Ce sera , lorsqu'au sortir de
cette vie l'ame du juste verra
changer tous les rapports , qu'el-
le avoit eus jusqu'alors avec la
nature . Elle verra alors des cieux
nouveaux , une terre nouvelle .
En attendant , abaissons notre
vol , Théogène ; descendons du
ciel pour rester encore quelque
tems sur la terre . Avec un esprit

d'ordre & d'analyse , nous y verrons tous les phénomènes de la nature non seulement se former par les loix du mouvement , mais n'être eux-mêmes que du mouvement , qu'une action créée & subsistante ; tous s'expliqueront , sans contradictions comme sans efforts & d'une manière uniforme .

Au reste ce soin nous méneroit ici trop loin ; il faut le laisser aux physiciens . Pour nous , en généralisant nos idées , tâchons de les simplifier de plus en plus , comme Dieu a simplifié l'Univers . Souvenons-nous sur-tout , que la vérité n'habite point , un

dédale de paroles. S'il nous étoit possible d'étudier la nature avant d'avoir appris à parler, nous écarterions de cette étude une source d'erreurs & une foule de préjugés. Ce n'ont point été des Philosophes, tels que Platon ou Pythagore, qui ont inventé le langage; ils l'ont trouvé établi, établi par des hommes, qui ont eu toute autre chose à faire que de philosopher; établi pour les usages communs de la vie, & non pour nous développer les ressorts cachés ou la nature des êtres. Cependant ce même langage a été employé, & l'est tous les jours, à cette dernière fin.

Des noms qui n'ont été trouvés que pour exprimer nos sensations, pour signifier les rapports que les choses avoient avec nous, ont été donnés aux choses mêmes. La cause, comme j'ai dit, a été confondue avec l'effet, & toute la nature s'est trouvée méconne. C'est ainsi qu'ayant appelé *chaleur* l'effet que le feu faisoit sur nous, & *froid* celui que faisoit la glace, on s'est accoutumé à dire que le feu étoit chaud, ou qu'il avoit de la chaleur, que la glace étoit froide; & cette façon de parler a tout gâté. Par un semblable abus, l'idée que l'action ou la résistance

des corps faisoit naître en nous ,
 ayant été appelée *solidité* , (car
 il falloit bien lui donner un nom ;)
 & *voidé* ce qui ne faisoit pas é-
 prouver une pareille résistance ,
 la *solidité* a été bientôt transpor-
 tée aux choses mêmes ; les corps
 indépendamment de nos sens ,
 sont devenus étendus & solides ;
 & cette erreur se trouve telle-
 ment enracinée dans notre esprit ,
 par l'habitude du langage , qu'il
 est impossible de la détruire sans
 un effort prodigieux de raison (1) ,

(1) *Nihil est difficilius quam a con-
 suetudine oculorum aciem mentis ab-
 ducere. Cic.*

& pour ainsi dire , sans une habitude contraire : habitude , j'en conviens , que la perte de ma vue m'a facilitée beaucoup , & que faciliteroit encore davantage la perte totale du sentiment du tact , si elle étoit possible .

Si je voulois vous parler , Théogène , des conséquences qui se tirent en foule de ma manière de voir la nature , le soleil finiroit & recommenceroit plusieurs fois sa course , avant que je l'eusse fait avec une juste étendue . Je vous dirai donc simplement que , depuis l'heureux moment où mes idées se sont développées sur ces objets , ma

Foi (1) n'a presque plus de combats à livrer. Une raison orgueilleuse & nourrie dans l'illusion ne dit plus, lorsque la plus respectable des autorités a parlé: Comment cela seroit-il? ou, La chose est-elle possible? Il y a peu de choses qui lui paroissent impossibles aujourd'hui. Et pour ce, qui est des Philosophes, dont je contredis les opinions, & qu'il faut craindre, ce semble, de voir s'élever contre moi, non, Théogène, ce n'est pas là ce qui m'é-

(1) Il paroît par ce passage, & par plusieurs autres, que l'Auteur étoit Chrétien, & Chrétien heureux, c'est-à-dire, très-persuadé.

pouvante. Mon obscurité & le silence sont mes retranchemens , où je les défie de me forcer . D'ailleurs , quel intérêt prendroient-ils aux discours d'un pauvre aveugle , dont l'intention ne sauroit être de calomnier leur gloire , & qui ne va pas , d'une main audacieuse , briser leurs statues ? Loin du bruit des académies & de l'écho des villes , assis à l'ombre d'un platane solitaire , il s'entretient paisiblement avec un jeune disciple de la vérité ; il parle comme il pense , & des objets auxquels il a pris tant de fois plaisir à penser . C'est à-peu-près le seul plaisir qui lui reste .

Seroit-on assez barbare que de vouloir le lui défendre? Après tout, quand il se tromperoit, quel mal en arriveroit-il? Son erreur seroit-elle capable d'offenser le souverain Maître de la Nature, en diminuant parmi les hommes la foi, l'amour & le respect, & cette sincère & entière soumission qu'ils lui doivent? A Dieu ne plaise, Théogène, que ce malheur arrive à mon occasion, ou que jamais l'impiété se trouve née dans mon cœur. Mille fois je desire que la langue se colle à mon palais, plutôt que de distiller une doctrine pernicieuse.

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

ENTRETIEN SECOND

Suite du premier.

DE LA NATURE CRÉÉE.

*Non pudet . . . physicum , id est , speculato-
rem venatoremque naturae , ab animis consue-
tudine imbutis petere testimonium veritatis ?*

Cic.

D'après l'analyse que nous avons faite , il y a quelque tems , des principes de l'Univers , l'étendue visible en a disparu ; la matière , dépouillée de ses phénomènes , est redevenue ce qu'elle étoit sous la main de Dieu ; une puissance , une force créée , & rien

de plus. Rien n'est solide, tout est pénétrable. L'océan de la Nature, qui quelquefois ne présente point de bornes à l'imagination, est réduit aux propriétés d'une monade & n'a plus de dimensions. La terre s'est écroulée sous nos pieds; les soleils & les cieux se sont évanouis: ils ont passé devant notre esprit, en se roulant, suivant une expression de nos anciennes & sublimes Ecritures (1), ainsi que fé-

(1) Autre preuve, que notre Philosophe étoit Chrétien, comme l'étoient S. Justin & tant d'autres Philosophes des premiers siècles de l'Eglise. La Philosophie Platonicienne & la Pytha-

roit un volume ou un rouleau de parchemin.

Je sais que l'imagination murmure de ce langage ; elle a peine à s'y accoutumer ; il lui faut une étendue solide & des corps . Les phantômes qu'enfante la matière , la suivent par-tout ; ils sont les termes de toutes nos comparaisons . Nous ne saurions communiquer nos idées , qu'en faisant des tableaux à l'esprit , par le secours de la parole ; nous ne saurions envisager mentalement

goricienne, avoient pour lors des écoles très-célèbres, même parmi les Chrétiens .

un objet sans former des images ,
& sans les comparer . Suivons
donc cette pente naturelle de no-
tre ame ; cessons un moment de
généraliser nos idées , & , en quit-
tant les abstractions , essayons
de peindre en figure , le jeu &
la mécanique de l'Univers .

Il ne se peut , Théogène , cu-
rieux & avide de connoissances
comme vous êtes , que vous n'ayez
vu de ces tableaux cannelés , que
le peuple appelle magiques , &
dont la représentation change , se-
lon qu'on change le point de vue
d'où l'on les considère . Placez-
vous vis-à-vis ; vous voyez con-
stamment un objet , que tous

• ceux qui sont placés comme vous , voient de même . Changez de place , & regardez le tableau obliquement : d'un côté vous verrez , par exemple , le portrait d'un homme , dans la plus exacte ressemblance ; de l'autre côté , l'homme sera effacé , & une nouvelle figure s'y trouvera substituée ; un singe , si le peintre l'a voulu ainsi , un ours , ou une montagne . Cependant l'ouvrage du peintre n'a point été changé dans cet intervalle ; il est toujours tel qu'il est sorti la première fois de ses mains .

Il en est ainsi de l'Univers . La nature qui paroît à nous sous

la forme que nous lui connoissons, paroît sous une autre forme à d'autres spectateurs; & cette forme peut changer aussi souvent que l'œil des Intelligences, qui contemplant l'Univers, peut être diversifié. Combien de preuves notre expérience ne nous fournit-elle pas, je ne dis point de la possibilité, mais de la vérité de ce que j'avance? Par le moyen d'un prisme je vois tout coloré; par celui d'une lentille de verre je découvre mille choses qui échappoient auparavant à ma vue; l'aiguille la plus polie me paroît raboteuse, une goutte de liqueur me présente

une foule d'objets, que sans cette lentille, l'œil nud n'appercevoit pas. Qui me dira qu'un œil autrement fait que le mien, sans microscope, ne découvreroit pas avec une égale facilité ce même monde, & un monde plus étendu, de substances aujourd'hui invisibles? Qui me dira que je ne verrois pas des objets tout différens de ceux que je vois à présent? Ne pourrois-je pas être fait de façon que je ne verrois distinctement que les objets les plus petits de la Nature; tandis qu'un grand objet, un cheval, par exemple, ou un bateau, seroit pour moi ce qu'est aujourd-

d'hui la terre, que je n'en découvrierois qu'une partie à la fois? Ou bien, je ne verrois que les seuls grands objets; & un bœuf me paroîtroit ce que paroît à présent un ciron, un éléphant, une mîte; il me faudroit recourir à une loupe pour appercevoir un agneau (1). Je pourrois avoir des organes si délicats &

(1) L'analogie de certaines idées nous porteroit à renvoyer ici au *Micromegas* de Voltaire, s'il pouvoit y avoir quelque chose de commun entre Voltaire & notre Philosophe. Ils sont éloignés l'un de l'autre, quant à leur manière de voir & de penser, autant ou plus que les deux poles du monde.

le sentiment si vif, que l'air, qui m'environne, & qui est un fluide dont à peine je sens la résistance, seroit d'une densité impénétrable pour moi; que la neige me paroîtroit aussi dure que me paroît le marbre. Je pourrois au contraire être doué d'une telle force, que le plus grand arbre de nos forêts me paroîtroit un frêle roseau, & ne me résisteroit pas plus qu'un épi des champs; que le mur le plus épais, que des portes d'airain ne seroient pas un plus grand obstacle à ma course, qu'une feuille du papier le plus mince, ou une toile d'araignée. Enfin, si je ne dois ja-

mais avoir, moi, des organes d'une telle délicatesse ou d'une telle force, qu'est-ce qui peut empêcher que d'autres créatures n'en aient? Qu'est-ce qui peut empêcher qu'elles ne voient du rouge où vous voyez du bleu, une figure ronde, où vous en trouvez une quarrée, toute la nature enfin sous un aspect différent? Sera-t-on assez ignorant ou assez téméraire, pour borner la puissance du Créateur, pour limiter sa sagesse, & pour lui dire: vous ne pouvez pas cela! Je sais que les philosophes qui admettent des qualités sensibles, inhérentes aux corps, doivent

conclure, que l'Univers est le même univers, ou à-peu-près, pour tous les êtres. Mais il y a long-tems que j'ai abjuré cette doctrine. Je la regarde comme injurieuse à la Divinité, dont elle restreint cette idée féconde, qui est le modèle ou le prototype de tout ce qui a été créé; je la regarde comme décourageante pour les esprits. Une ame immortelle doit se trouver gênée & engourdie dans un univers, si plein d'une matière toujours solide & impénétrable, & qui sera toujours telle, quelque changement qui puisse lui arriver.

Heureusement , Théogène , les visions de ces philosophes sont vaines ; & la théorie de nos sensations , un peu mieux développée , nous prouve , que des êtres différens peuvent jouir , & jouissent , en effet , d'un univers différent ; que cela dépend des rapports que Dieu a établis , & non des propriétés réelles , intrinsèques & absolues de la matière ; que ces rapports étant changés , l'Univers doit le paroître aussi ; & que c'est ainsi , qu'au sortir de cette vie , les ames des justes verront des cieux nouveaux , une terre nouvelle . Je dis , les ames des justes ; car celles qui quittent

cette vie chargées d'iniquités, ne verront peut-être rien; elles seront dans la confusion & dans les horreurs d'une nuit éternelle. Tous les traits sous lesquels la Révélation (1) nous montre une vie à venir, concourent à former cette image.

Théogène, mes conjectures vous étonnent; elles devraient cependant paroître les seules vraies, puisqu'elles sont les seules grandes. Nous ne saurions nous égarer en les suivant; nous

(1) Troisième & décisive preuve du Christianisme de notre Auteur. Nous nous abstiendrons, après celle-ci, d'en faire remarquer d'autres.

ne risquons rien à multiplier les formes & les perfections de notre monde, convaincus, comme nous le sommes intimément, que tout est l'ouvrage d'un Être qui est par lui-même, qui est nécessairement, & dont les autres êtres sont la créature libre & un écoulement volontaire. Si quelque chose est, c'est parce que le grand Être a voulu qu'elle fût, & le contraire de tout ce qui est, est possible. Lui seul connoît ce qu'il a mis dans ses ouvrages. Notre tâche à nous, est de profiter avec reconnoissance de ce qu'il a mis à notre portée; & sur-tout, que nous ne soyons ja-

mais assez malheureux pour mettre en contradiction nos lumières, (qui sont ses dons,) avec ce qu'il lui a plu de nous révéler, & ce qu'il nous commande de croire. Qui sommes-nous, ou que savons-nous, pour citer à notre tribunal le Maître de l'Univers? La folie seroit aussi grande que l'impiété, toute notre sagesse étant d'être dociles & de croire. Aussi a-t-on remarqué, de tout tems, que deux sortes de personnes étoient à cet égard d'une simplicité étonnante; celles qui ne savent rien & ne se doutent de rien, & celles dont les vues & les connoissances s'étendent

aussi loin que les bornes de l'humanité peuvent le permettre. L'orgueil seul d'un demi-savoir, étroit & borné, veut tout comprendre & tout mesurer à sa toise. Théogène, sous quelle de ces trois classes de personnes vous paroît-il qu'il est avantageux d'être rangé? Mais revenons, & faisons un résumé général de nos principes.

I. La matière de l'Univers existe; je la vois, je la sens exister; son action me frappe partout; il m'est impossible de m'y soustraire. Au reste, je ne la vois pas parce qu'elle existe. Si cette raison étoit bonne, je devrois

voir exister mon ame; & toutes les autres: un arbre devrait voir exister un autre arbre. Je vois la matière parce que je la vois.

II. La matière n'est cependant pas ce que je vois; elle n'en est que la cause. Elle n'est ni rouge, ni bleue, ni froide, ni chaude, ni longue, ni large. Tout celà n'est qu'en moi, une affection, une vision, une modification de mon esprit. Ce qui est hors de mon esprit, ce que la matière est, est nécessairement quelque chose de non-composé, quelque chose de simple.

III. Mais ce quelque chose de simple, est-il *un*, est-il *plu-*

sieurs; c'est-à-dire, est-il nombre ou multitude? C'est ici que je crois que les plus grands philosophes se sont laissés tromper. Contens d'avoir vu que les corps ne pouvoient être composés de principes étendus ou composés eux-mêmes, ils les ont composé d'êtres simples; comme si cette dernière composition n'étoit pas également une pure opération de leur esprit, tout comme l'autre.

IV. A quoi bon d'ailleurs de composer les corps de plusieurs substances simples? Quel est le besoin, la raison suffisante de cette multiplication? Pourquoi

une seule substance ne suffiroit-elle pas? Dès qu'il en faut plusieurs, il en faut une infinité; car à quel nombre s'arrêter? C'est se jeter dans une partie au moins des difficultés inextricables qu'on vouloit éviter; c'est une confusion d'idées, un dédale de paroles.

V. Ce *quelque chose de simple*; qui est le fonds de tous les êtres corporels & la matière de l'Univers, est le même être au haut des airs & dans les abymes de la mer, dans le soleil comme sur la terre. Seulement sa propriété n'est pas une, ses relations sont diverses, & la sphère de son

activité est prodigieusement étendue. De ces propriétés, de ces relations diverses, de cette étendue d'activité résulte la variété & la distinction physique des êtres. Et cette distinction n'est pas imaginaire; elle est réelle, elle est substantielle. Puisque les effets de la matière sont réellement divers, les corps, qui ne sont autre chose que ces effets sentis, apperçus, & isolés par une ame, sont réellement divers aussi. Ainsi toutes les notions reçues subsistent; le langage n'a pas besoin de changer; & l'élève de Platon s'énonce comme feroit un homme du peuple. Rien

aussi de plus raisonnable, puisqu'il voit, qu'il sent comme le peuple, & que toutes les relations qu'il a avec le monde, sont les mêmes. Ce n'est qu'en faisant abstraction de ces relations, qui peuvent être changées ou détruites sans que la nature des choses le soit; ce n'est que lorsque la pensée laisse en arrière tous les effets pour remonter aux causes, qu'il n'y a plus de division réelle, point d'interruption dans la matière; nul être corporel entièrement séparé des autres êtres corporels, point de vuide. Tout est rempli, continu & un. Les distinctions numériques ne subsi-

stent plus ; elles n'ont lieu qu'entre les ames; les ames ayant un principe interne d'action, d'intelligence & de vie, ont aussi un principe d'unité. En un mot, il n'y a de véritables monades que les esprits.

VI. C'est par ce principe d'unité, comme par celui de vie & d'intelligence, que les ames humaines, & les esprits plus relevés, sont l'image de la Divinité. Chacune est un petit tout à part, qui, seul avec Dieu, peut exister. C'est ainsi que je conçois comme chose possible, que rien n'eût existé sinon le Créateur & moi, ou pour mieux dire, le

Créateur & une seule intelligence créée. Point de terre, point d'astres, point de soleil. Mais il y auroit de la contradiction à supposer, qu'il pourroit y avoir une terre, y avoir des astres, un univers, & point d'esprit créé. La terre & toutes ses productions, les astres, l'univers, n'étant que le résultat d'une action qui frappe, & d'une ame ou esprit qui est frappé; ôtez cette ame, l'action s'évanouit; telle qu'une flamme légère, qui s'éteint ou s'envole faute d'aliment: l'Univers s'évanouit avec elle.

VII. Cette action dont je parle si souvent, n'est point l'action

de Dieu sur ses créatures, comme quelques-uns peuvent l'avoir entendu ; c'est une action créée, substantielle, *in sensu concreto*, comme parloit l'ancienne école ; une action enfin réellement existante, & qui, de la manière que je la conçois, est la même chose qu'un être, dont, pour toute propriété, je ne connoîtrois que l'action, qu'un être agissant.

Théogène, voilà que nous avons banni les qualités inhérentes & les formes absolues de la matière, & tout-à-la fois des êtres de raison plus difficiles encore à combattre, les nombres. Les nombres sont le sujet de

mille & mille opérations de notre esprit; & cet esprit ne peut se résoudre que difficilement, à ranger tant d'objets, dont il s'occupe laborieusement, dans la classe des purs jeux de l'imagination. Rien cependant n'est plus nécessaire; & toute idée de pluralité, ou de nombre, bien analysée, se réduit, si je puis parler ainsi, à l'*altérité*, ou, comme parle Platon, à l'idée du *même* & de l'*autre*. Une chose, & non cette chose, mais autre chose, voilà le fonds de tout ce qu'il y a de réel dans nos spéculations sur les nombres. L'idée de trois, l'idée de quatre, & ainsi du re-

ste, n'est que l'idée d'une chose & d'une autre chose, l'idée de deux, si l'on veut, doublée & répétée plusieurs fois. Notre ame, toujours portée à simplifier & à généraliser les objets, toujours allant à l'unité, réduit ces idées accumulées sous une seule, & en compose l'idée de ce qu'elle appelle nombre, grandeur, multitude. Cette multitude ou nombre, considéré sous une seule idée, ne diffère d'un autre nombre que par une proportion plus ou moins grande, par des rapports différens. Or toute proportion, toute relation, est l'ouvrage d'un esprit qui compare,

& n'a aucune mesure fixe . En métaphysique donc , les grandeurs arithmétiques & géométriques sont la même chose ; tout calcul doit être banni de cette science , & aucune idée d'unité ou de nombre ne convient à la matière . On peut , on doit garder ces idées pour les usages de la vie ; elles sont bonnes en économie , en politique . C'est un langage de convention ; mais celà ne fut jamais propre à expliquer la nature de nos idées , ni celle du plus petit grain de sable .

Quand on vient nous dire après celà que de grands philosophes ont bâti le système de l'U-

nivers sur les nombres; on n'est pas fort tenté de le croire. Cependant on nous cite Pythagore; Pythagore l'un des plus beaux génies qui aient paru sur la terre, & l'homme le plus saint peut-être, si l'on peut parler ainsi, qu'ait eu la Gentilité; le législateur de tant de Républiques florissantes, à qui il a donné, avec la connoissance du vrai Dieu, les institutions les plus sages: on ne sauroit croire, dis-je, que Pythagore ait avancé des opinions aussi absurdes, dans leur sens littéral. Tout esprit juste doit se refuser à celà, & juger que l'instruction, cachée

sous l'écorce de la lettre, a été méconnue, que les véritables sentimens de ce grand homme ont été travestis, sa doctrine déguisée; comme la doctrine d'un Numa, d'un Zoroastre, & de tant d'autres grands hommes, comme tout ce qui nous est venu par les mains des Grecs. C'est ce que nous pourrons voir dans un autre entretien, (1) (& nous tempérerons ainsi la sécheresse de

(1) Ce sera sur-tout dans celui qui, dans la liste, porte pour titre: *Le Portrait et ses copies*, ce sera dans le suivant encore: *Les grands hommes de l'Antiquité, ou Numa &c.* Voyez l'avertissement de l'Editeur.

nos abstractions,) si tant est
que cet entretien, Théogène, ne
soit pas tout-à-fait propre à vous
en faire perdre l'envie .

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

AVERTISSEMENT.

Voici la traduction de deux nouveaux Entretiens de notre Aveugle de la montagne. On ne comptoit d'abord publier que les deux premiers, c'est-à-dire le Premier & sa Suite, comme on peut le voir par l'Avertissement qui est à la tête de l'Ouvrage. Mais le Traducteur s'étant trouvé quelques momens de loisir pendant une convalescence, cherchant d'ailleurs à se distraire des maux dont sa Patrie n'est pas encore entièrement délivrée, & dont le reste de l'Europe est

inondé ; il a cru ne pouvoir se réfugier nulle part plus agréablement , que sur la colline du bon Pythagoricien , qui en expliquant la nature & l'origine des choses , en fait trouver & aimer par-tout l'Auteur . On espère que quelques Lecteurs au moins partageront ce plaisir ; car, selon la devise , Philosophia paucis contenta iudicibus , &c. , la vraie, la profonde Philosophie ne cherche , n'admet pas tout le monde pour juge . Elle fuit la multitude ; elle n'aime à se laisser approfondir que par un certain nombre de personnes .

ENTRETIEN III.

DE LA NATURE CRÉÉE.

Animo diverberat umbras.

Virg.

O! mes amis, il n'y a point d'amis! disoit autrefois un Philosophe: & ce mot, qui faisoit assez la satire de son siècle, feroit peut-être encore celle du nôtre. Mais ce n'est pas de quoi il s'agit aujourd'hui. Je ne vous le répète, Théogène, que parce que je m'en suis souvenu l'autre

jour, & que je l'ai rappelé, pour ainsi dire, étant chez Archytas avec Polydamas & Léontius. Nous avions parlé long-tems, non d'amitié ni d'amis, (vous savez pourtant combien ils sont des nôtres;) mais de la grande question sur la nature des choses; question qui nous divise d'avec les Philosophes de Métaponte, Héraclide, & la foule de ses Disciples.

Léontius, le plus célèbre comme le plus raisonnant d'entre eux, nous avoit beaucoup agacés. Le flux de ses paroles, & ce geste animé qui les accompagne, tout celà ne finissoit point, &

commençoit à nous étourdir. Il nous railloit sans cesse, sur-tout Archytas & moi, de la force, disoit-il, de notre esprit, qui vouloit chasser de leur demeure, de leur domaine antique, tant de corps, tant d'êtres qui y étoient dans une paisible possession. Il nous comparoit à Ulysse ou à Enée, dans le Royaume de Pluton, écartant du plat de leur épée les ombres qui voltigeoient sans cesse autour d'eux. Et la comparaison, je vous l'avoue, ne me déplaisoit pas; je me promis même d'en faire usage. Il nous traitoit ensuite, plus gravement, de nouveaux Titans, ou plutôt

de nouveaux Démiurges , qui faisoient la guerre à l'ancien , au Dieu de l'Univers , à la Nature entière . Nous sourimes un instant d'entendre parler de Dieu notre religieux disciple d'Épiqueure ; mais me repentant tout de suite d'avoir osé dérider un seul instant le front , tandis qu'il s'agissoit du Dieu suprême , du grand Être dont il ne faut parler , à qui il ne faut penser qu'avec un saint tremblement , je cherchai bien vîte à détourner la conversation ; & voulant rabattre tout ce vain étalage de paroles , je m'écriai comme involontairement : *O ! mes pauvres*

Philosophes ! mes chers Matérialistes ! il n'y a pourtant pas de Matière. Archytas sonna ensuite un affranchi & fit apporter la collation. Il ne fut question, pendant le repas frugal qui suivit, que de propos de table, de fruits, d'agriculture.

A peine le repas étoit-il fini, que Polydamas voulant continuer de faire diversion à l'entretien du matin, parla de la guerre des Parthes, & de l'échec que les armes Romaines venoient d'y essayer. Mais il eut beau employer cette ruse. Léontius, l'intrépide disputeur Léontius, l'interrompoit sans cesse & mettoit toujours

sa thèse en avant. Il vouloit à toute force qu'on parlât de la guerre, que nous lui faisons, disoit-il, à lui-même, & qui l'intéressoit bien plus que celle qui se faisoit dans l'Orient. Il vouloit parer les coups qu'il prétendoit que nous ne cessions de lui porter, à lui & aux chères opinions de son maître, qu'il soutenoit devoir être le maître de toutes les écoles de Philosophes, de tout ce qui raisonnoit & étoit raisonnable. Il falloit bien se prêter à cette fantaisie, & nous nous exécutames de bonne grâce. En changeant donc une seconde fois de conversation, nous

laissames Polydamas, (qui, dès le commencement de la conversation, avoit eu l'air de s'ennuyer de cette dispute, (& nous nous rendîmes avec Archytas au jardin, sous un ombrage frais, que nous prêtoit un beau quinconce de platanes.

Je voulus d'abord broder un peu le mot qui m'étoit échappé le matin, & prouver, sur nouveaux fraix, à mes chers *Matérialistes*, qu'il n'y avoit *point de matière*; c'est-à-dire, ajoutai-je, une matière telle que vous vous la figurez; une matière toujours solide, impénétrable, de telle ou telle extension; une matière qui

est la même d'un bout de l'univers à l'autre , la même pour les Intelligences ou les Esprits, comme pour les hommes habitans de ce globe; la même enfin pour toutes les créatures, faites & à faire.

J'entrepris de lui faire voir clairement l'impossibilité d'une telle matière, & l'incohérence de ses idées. Vous voulez, lui disois-je, être Philosophes; & vous ne savez pas être conséquens! Vous convenez avec nous qu'un grand nombre de propriétés des corps ne sont que relatives, c'est-à-dire, rien que des effets, qu'un résultat & des rap-

ports , tels que les objets forment entre eux & avec nous , le résultat de nos sensations . Telles sont le froid & le chaud ; les couleurs ; les différens degrés de fluidité ou de dureté , &c. Vous prenez ces qualités pour ce qu'elles sont , pour des modifications accidentelles des corps , ou plutôt pour des modifications de nos sens & de notre ame frappée par les corps ; & vous faites bien . Mais pourquoi les appelez-vous , je vous prie , secondaires ? je ne vous passe pas cette distinction : elle n'est pas philosophique , puisqu'elle n'est pas nécessaire . Que sont donc vos qualités pri-

maires, pour les honorer de ce beau nom? Léontius, vous aviez déjà fait plus que la moitié du chemin: pourquoi vous arrêter au milieu de votre course? Pourquoi, comme cet animal dont le Prince des Poètes aime tant à tirer ses comparaisons, pourquoi restez-vous comme le plus beau des quadrupèdes après le cheval, immobile devant une borne, à chaque petite difficulté que vous rencontrez? Franchissez hardiment cette borne; poursuivez, étendez vos raisonnemens, multipliez l'expérience. Tout cela vous conduira naturellement où je suis parve-

nu, & par la même route. Faites main basse sur toutes ces qualités soi-disant inhérentes aux corps & que vous appelez si gratuitement *primaires*, tout comme vous avez fait sur les autres; c'est-à-dire, que vous devez leur ôter la place qu'elles ont usurpée, & les réléguer dans celle des phénomènes, à laquelle elles appartiennent. Et puis, la victoire est à vous. Pourquoi vous laisser aller à une terreur panique, à un aveuglement semblable à celui du Général Romain, dont le bon Polydamas, (que nos disputes ont chassé,) nous parloit tout à l'heure? Vain-

queur des Parthes dans le premier combat , il se retira sous ses tentes , au lieu de poursuivre la victoire , & en perdit ainsi tout le fruit. Voilà, Léontius, voilà votre histoire. En renversant les qualités secondaires des corps, comme vous avez fait depuis long-tems , ne voyez-vous pas que du même coup vous terrassiez encore toutes les autres? Vous n'aviez qu'à vouloir. Celles-ci , (j'entends les qualités primaires ,) ne se découvrent à nous, n'existent que par nous & par nos sens, tout comme les premières sur lesquelles nous sommes si bien d'accord. Prenons

pour exemple l'étendue solide, ou la *solidité*. Comment cette idée nous vient-elle? Je heurte ou je touche ce que j'appelle un corps, & j'éprouve une résistance. Cette résistance, qui n'est pas seulement apparente, mais réelle & vraie, & qui peut se graduer à l'infini, produit en moi la sensation, la sensation, des idées. Rien de si naturel. Les idées se rendent par des mots, & le mot qui correspond ici à mes idées, étant *étendue* ou *solidité*, il s'ensuit, que ce mot & toutes ses idées compagnes n'ont d'autre fondement que la résistance primitive que j'ai éprouvée, &

que cette prétendue qualité primaire, que nous considérons comme absolue ou inhérente aux corps, cette étendue solide, compagne inséparable de la matière, n'est encore une fois qu'un effet, l'effet d'une action qui m'atteint & qui me frappe, un rapport, un résultat; en un mot, tout comme l'univers matériel & visible,
UN GRAND PHÉNOMÈNE.

Poursuivons, Léontius, & ne lâchons pas prise. Tenons la nature que nous avons si bien trouvée sur le fait. Ici, la résistance que nous éprouvons, est plus atténuée, là, plus condensée ou plus forte: car elle est & doit pouvoir

être graduée. Nos sensations, nos idées sont donc graduées aussi; elles sont différenciées entr'elles, & font employer, pour les rendre, des mots différens. Et de toutes ces gradations, de toutes ces différences, (dans les mots & dans les idées,) naissent toutes les différences des corps, que l'expérience & les conventions humaines nous font observer & classer, & si bien distinguer.

Et voilà, Léontius, voilà COMME L'UNIVERS EST NÉ; il n'existe pas d'une autre manière. Lorsque vous serez un jour bien familiarisé avec cette manière; lorsqu'elle aura pris la place des

vues étroites & disparates, l'ouvrage d'une philosophie vulgaire peu différente de celle du laboureur de la Béotie, qui est très-persuadé que le soleil est beaucoup moins grand que son champ: lorsque les impressions durables & fortes d'un raisonnement net & suivi auront effacé les impressions contraires de nos sens, fortifiées par l'habitude de l'enfance & le commerce des hommes, qui la plupart ne sont que de grands enfans; alors, alors vous verrez combien cette manière est large & seule digne du grand Auteur de la nature, du grand Démonstrateur, digne d'un di-

sciple de la vérité, qui cherche par-tout l'Auteur invisible de son être, l'Auteur de tout. Alors cet Auteur ne sera plus caché derrière son ouvrage. Vous le verrez, vous le saisirez de toutes vos forces, de tous les élans de votre ame; vous le verrez, & tout le reste disparaîtra à vos yeux & ne laissera aucune trace de son mensonge.

Mais revenons, Léontius, revenons du voyage lointain que nous avons fait, quoiqu'en peu de tems & sans nous être beaucoup fatigués, ce me semble. Souvenons-nous toujours qu'en simplifiant l'univers, en ne le regar-

dant que comme une grande force existante , nous ne confondons pas les objets , comme vous paroissiez nous le reprocher l'autre jour . Nous en connoissons , nous en apprécions , il ne se peut pas mieux , la différence . Nous en trouvons par exemple une bien marquée entre le tissu délicat de cette toile d'araignée que voici , & ce drap de Lydie dont vous êtes revêtu , ou la substance compacte de ce cuir de buffle , sur lequel nous nous trouvons assis . Le langage de société , tous les termes de convention subsistent , comme vos sensations & les miennes sont les mêmes . Nous par-

lons , nous raisonnons chaque jour comme le peuple ; & rien n'est si raisonnable . Mais ce que le peuple ne fait pas & ce qu'un Philosophe doit faire , nous remontons aux causes , nous découvrons les origines , nous tâchons de connoître ce que c'est que le fonds , la base , le *substratum* de tous les corps qui nagent dans cette étendue solide que nous appellons l'univers & qui la forment : & c'est ce que vous ne faites pas .

Léontius écoutoit en silence ; & comme il croyoit que j'allois finir , il m'encouragea par quelques paroles entrecoupées , mais

pleines d'une expression vive , à ne pas m'interrompre si vite . Je continuai donc à-peu-près ainsi .

Voilà comme la différence des corps subsiste & toute leur réalité . Une force créée (matérielle , si on veut , puisqu'elle est la cause ou le fonds & l'essence de la matière ,) atteint ou frappe les substances que l'Auteur de la nature a mises en rapport avec elle . A chaque coup ou atteinte répond une sensation , à la sensation une idée ; & ces idées , nous les exprimons par des mots . Et de la différence des mots , des idées , naît la différence sentie des corps . Nous concluons donc

avec raison, que le soleil n'est pas la lune, ni une toile d'araignée un drap de Lydie. Mais aussi il faut s'arrêter là, & là finit le langage de convention, tout raisonnement de société. Si nous remontons ensuite aux causes, il n'en est plus de même. Les rayons pâles & tremblans de la lune, qui, rassemblés & concentrés par les miroirs ardents du Philosophe de Syracuse, ne produisent pas le plus petit degré de chaleur & n'allumeroient pas un fêtu de paille; ses vallons, ses montagnes, & ces feux brillans que répand au loin l'astre vivifiant du jour, tout cela

n'est plus ce qu'il paroît, ou plutôt tout cela n'est plus qu'un spectacle, qu'un grand phénomène.

Peut-être des salamandres qui nagent dans les flots de feu qui composent le soleil, le prennent-ils pour un océan glacial; tandis que d'autres êtres brûlent & se consomment aux rayons de la lune, ou y vivent comme le délicat Européen, bien moins à son aise que l'Abyssin ou le Bramine, sous les ardeurs de la zone torride. Enfin une grande action & des forces différemment combinées, répandues par-tout & agissant par-tout diversement sur

des êtres mis diversement en rapport avec ces forces, voilà l'univers, voilà les mondes. Ils peuvent se diversifier, se multiplier autant de fois que le Créateur trouvera bon de diversifier ou de changer ces rapports. C'est là, mais en grand & dans toute sa perfection, le tableau cannelé, dont nous avons parlé quelquefois (1).

Et voilà que j'ai tout dit, Léontius; je ne saurois plus que me répéter. Si vous préférez à ces idées qui m'élèvent, qui me dégagent de la matière & me la

(1) Voyez Entretien II. p. 6.

font mépriser , qui semblent me porter déjà sur les ailes de l'immortalité dans le séjour de la lumière & de l'incorruption , dans la sphère des pures Intelligences ; si vous préférez à tout cela vos cubes de matière toujours cubes , vos corps divisés & subdivisés à l'infini , & pourtant toujours divisibles ; si vous voulez avec votre grain de sable , en le subdivisant toujours , vous faire un million de mondes en petit : si vous pouvez dévorer , robuste Philosophe , toutes les absurdités , toutes les dures conséquences , que l'extension absolue & intrinsèque de cette matière , avec

sa divisibilité à l'infini , entraî-
nent ; je vous en félicite , mais
je ne vous porte point envie .
Jouissez en paix de votre décou-
verte , vous & votre maître Hé-
raclide ; mais laissez-nous du
moins notre opinion innocente
qui fait notre bonheur , puis-
qu'elle sert à déchirer le voile
qui nous couvroit sans cesse
l'Auteur de la nature . Nous ai-
mons bien mieux que l'ouvrage
disparoisse à nos yeux que l'Ou-
vrier immortel , lequel nous n'a-
vons jamais senti si près de nous .
Bon soir donc , mon cher Léon-
tius . Voilà que nos bergers se
mettent déjà à couvert , eux &

leurs troupeaux , contre les influences de la nuit , derrière ces tertres ombragés par les hauts peupliers : faisons de même , & regagnons nos foyers .

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

ENTRETIEN IV.

DE LA NATURE CRÉÉE.

In ipso vivimus, movemur, et sumus.

* **L'**humeur de Léontius n'avoit guères été de durée. Pouvoit-elle l'être vis-à-vis d'amis aussi sincères, & pour une opinion, qui après tout, ne pouvoit jamais être qu'une erreur de l'esprit, & non celle du cœur? Léontius fut donc le premier à

* C'est Polydamas qui parle.

en badiner. Son bon cœur le porta même à s'humilier de ce qu'il appelloit son incartade. Mais c'étoit toujours sans s'avouer vaincu. Par un reste d'amour propre il vouloit que son opinion lui parût toujours chère, quoique dans le fonds il eût déjà commencé à l'abandonner, ou du moins à se la rendre douteuse. Ce n'est pas, disoit-il tout haut, ce n'est pas ainsi que l'on renonce à une opinion, ou plutôt à un sentiment que je regarde comme né avec nous, & que l'on peut appeller le sentiment & la croyance du genre humain.

Ho! ho! repliqua Archytas ,
vous quittez , à ce que je vois ,
les armes de la Métaphysique ,
pour venir nous attaquer avec
celles de l'Histoire. Soit ; quoi-
que je ne sache pas trop si ces
dernières sont faites pour nous
combattre ; mais puisque vous
le voulez ainsi , nous prendrons
encore cette lance. Je veux bien
la rompre avec vous .

Je dis , que je le veux bien :
car ce sera moi , s'il vous plait ,
qui aurai cet honneur . J'imagine
que notre respectable Vieillard
le voudra bien encore ; puisqu'il
ne doit pas se rendre ici si-tôt .
Il est avec Théogène ; Théogène ,

le plus cher , comme vous savez , de ses disciples , son fils adoptif & fils digne d'un tel père . Il est venu le voir ce matin . Ils n'ont cessé de s'entretenir , comme s'il y avoit dix ans qu'ils ne s'étoient point rencontrés . Ils se sont rendus d'abord à la montagne ; j'y étois , & je n'ai pas fait scrupule de les écouter . Ils n'avoient à se dire que ce qu'ils vouloient bien que toutes les créatures sussent & répétassent à l'unisson . Le Vieillard entona d'abord son hymne à la Divinité . „ Il invitoit „ toutes les intelligences , tous „ les adorateurs qui peuplent „ l'univers , à s'unir avec lui

„ pour chanter , pour célébrer
 „ la gloire du Dieu Créateur ,
 „ qui SEUL A L'ÊTRE ET LA PUIS-
 „ SANCE; mais qui ayant aussi
 „ la bonté , est sans interruption
 „ porté par elle à se communi-
 „ quer , & à former , dans sa sa-
 „ gesse , des chaînes toujours
 „ nouvelles d'êtres subordonnés
 „ à Lui , & participans , dans u-
 „ ne échelle infinie , de sa vie &
 „ de sa félicité .

„ Il parcouroit ensuite cette
 „ échelle & tous les mondes , en
 „ commençant par ce grain de
 „ sable que nous appellons la
 „ terre , & auquel , (insensés que
 „ nous sommes !) nous nous at-

„ tachons comme si c'étoit le
„ terme de nos espérances , tan-
„ dis qu'au moment même que
„ nous en parlons , cet atome
„ nous échappe . Les Mondes
„ disparoissoient ensuite , suc-
„ cessivement , comme on voit
„ fuir ou disparaître un brouil-
„ lard léger , dès que son vain-
„ queur , le soleil , se montre .
„ Le Créateur seul restoit , au
„ milieu d'un Univers trans-
„ parent pour ainsi dire & im-
„ matériel , environné de mil-
„ lions & millions d'Intelligen-
„ ces , dont l'occupation instan-
„ tanée & éternelle étoit de di-
„ re ou de s'écrier sans cesse :

„ O! — (1) Gloire soit à celui
 „ qui est, qui a toujours été &
 „ qui sera éternellement. Tout
 „ est par Lui & en Lui. Sa bon-
 „ té nous a formés; elle nous
 „ forme & nous éclaire sans ces-
 „ se: elle nous a formé capables
 „ de nous tourner vers Lui, de
 „ Le connoître & de L'aimer.
 „ CONNOISSONS DONC ET AIMONS.

(1) Quoique je reçoive ceci volon-
 tiers, encore, comme une preuve du
 Christianisme de notre Vieillard, il
 faut avouer que parmi les fragmens
 véritables des anciens Pythagoriciens,
 il se trouve des passages aussi beaux,
 aussi forts, & qui ne dépareroient pas
 les discours ni les élans des meilleurs
 Chrétiens.

„ Ce doit être là notre seule , no-
 „ tre heureuse occupation pen-
 „ dant une éternité de siècles. „

Il déduisoit ensuite de nos rap-
 ports , essentiels & nécessaires ,
 avec le Créateur , ceux des créa-
 tures intelligentes entre elles &
 tous les devoirs de l'homme ici
 bas , comme il avoit déduit des
 rapports & de l'action du monde
 matériel tous les phénomènes de
 la nature . Que n'avez-vous pu
 entendre , Léontius , ce sublime
 cantique ! Que n'avez-vous sen-
 ti la divine harmonie & la dou-
 ce persuasion couler de ses lé-
 vres , & la sérénité d'une ame
 qu'il est impossible de vous pein-

dre! Toutes les couleurs de la vérité se trouvoient sous les traits & dans les accens d'un homme qui, en ces momens, ne paroissoit pas en être un. Théogène ravi & suspendu, ne pouvoit assez contempler la céleste contenance de celui qu'il appelloit son Père; ou si le spectacle du jour naissant, si le ciel le plus pur qui fut jamais, l'en distrayoient un moment, c'étoit pour s'élançer dans les cieux mêmes, & y chercher, à l'exemple de son maître, l'Ouvrier immortel qui, si près à-la-fois & si éloigné de nous, dès qu'il est aperçu, couvre tout de sa maje-

sté infinie, & fait disparoître la mécanique des cieux & de la terre, tout l'Univers. Non, Amphion ni Orphée ne chantèrent jamais ainsi. Non, Léontius, il ne vous auroit plus fallu d'autre preuve d'une doctrine, dont l'énergie inspire de telles pensées. Vous auriez été entraîné, convaincu par le sentiment; vous seriez devenu, sans raisonner, son disciple :

- Mais voyons toujours quelles sont les nouvelles armes avec lesquelles vous voulez combattre cette céleste doctrine; quelles sont les difficultés que vous prétendez nous opposer, & qui sont

tirées, comme vous dites, des dogmes antiques & de l'histoire du genre humain. Voyons si elles pourront tenir contre les élan de la raison de notre chanteur harmonieux, contre les argumens de mon incomparable Philosophe.

Léontius, quoique peu maître de cacher son émotion, (car ce récit lui en avoit donné beaucoup,) se recueillit un instant : puis il parla à-peu-près en ces termes.

J'appelle une opinion née avec nous, celle que nous ne nous sommes pas donnée; que nous n'avons pas formée par un effort

de raison , par le travail de la réflexion ou de l'étude . Or telle est la doctrine des corps essentiellement étendus & solides , c'est-à-dire qui le sont antérieurement à toute sensation de notre part . Demandez à un jeune homme , si la solidité d'une pièce d'or que vous lui montrez , ou celle d'un beau vase Hétrusque , d'une statue d'airain de Corinthe , est l'ouvrage de ses sens ? & qu'au cas que ni lui , ni personne , n'eût point de sens , si cet or , si cet airain , ne seroient point étendus & solides ? Interrogez de même nos artisans & nos laboureurs . Ayez soin seu-

lement de leur proposer bien la question : car on ne répond si mal que parce qu'on interroge plus mal encore. Si tous ne vous répondent pas, d'une manière moins philosophique sans doute que ne feroit mon maître Héraclide, mais aussi intelligible peut-être ; si tous ne vous disent que, sans aucun rapport avec notre façon de voir & de sentir, les pierres dont ce sallon est construit, les beaux marbres de Paros que l'on admire dans ces colonnes, les chênes de Dodone dont on nous dit que ces solives sont faites, ou les hêtres de l'ancien jardin d'Acadèmus ;

s'ils ne vous disent que tout cela est bien autre chose que le simple effet de nos sensations, ou qu'un phénomène qui peut n'être pas le même pour tous les habitans, je ne dis pas de l'Univers, mais de l'Attique: qu'enfin, indépendamment de toute rélation, les corps sont toujours corps, c'est-à-dire, plus ou moins durs, étendus & solides: si tout le monde ne vous répond pas cela, si l'on ne vous traite point d'homme fantasque & visionnaire, & que, plutôt que d'en démordre, les laboureurs de l'Attique, en soutenant la solidité de leur glébe ne soient prêts à vous

jetter des pierres ou à se faire hâcher en pièces, je vous donne, Archytas, je vous donne gain de cause. Et voilà ce que j'appelle l'opinion de la Vérité, un sentiment né avec nous, la doctrine de l'Univers & celle de la Nature.

Et il n'est pas nécessaire de vous prouver après cela, que de la manière que pensent là-dessus nos laboureurs & tous ceux qui, sans lettres & sans culture, ont le bon sens en partage, que de la même manière ont pensé leurs ancêtres qui bêchoient laborieusement la terre avant l'invention du soc & de la charrue, avant

que Cadmus eût appris l'art d'écrire & montré aux peuples le premier alphabet, je veux dire, à-peu-près dès l'origine du monde. Le Scythe barbare, le Parthe féroce, l'Athénien si poli & l'orgueilleux Romain, tous ont encore aujourd'hui la même pensée; & ils l'ont eue de tout tems.

Au défaut de monumens propres à nous transmettre en détail la doctrine des premiers âges, nous pouvons juger hardiment à l'égard de ces premières vérités d'après nous-mêmes; nous pouvons nous figurer ce que les autres ont dû penser, dans les tems surtout, où les tours de force, que

l'on voit faire à nos Philosophes dans leurs écoles, (j'avois presque dit sur leurs tréteaux) n'avoient pas encore changé les opinions communes, ni dérouté les jugemens de la nature. Consultez l'idiôme de tous les peuples, pesez bien leurs expressions: tout vous prouvera la même chose. Dans quel tems, dans quel pays, dans quelle langue du monde, l'épithète qui correspond à notre adjectif *dur*, n'a-t-elle pas convenu au diamant? celle de *molle*, à la cire? à l'eau, l'épithète de *fluide*? Et peut-on croire qu'en prononçant les mêmes mots, on n'ait pas eu les

mêmes idées? S'est-on jamais avisé de dire, en touchant un bloc de marbre de quatre pieds cubes : *j'ai eu une sensation solide de quatre pieds?* Et le marchand qui nous vend ce marbre, nous vend-il nos sensations? Votre respectable Vieillard, (que personne n'honore plus que moi,) ne peut qu'en convenir: tout cela est d'une bizarrerie à laquelle on ne sauroit se faire, non, jamais. Vous n'auriez qu'à prêcher votre doctrine chez les bons Troglodytes, ou au-delà des monts Riphées, ou chez les Indous & les Garamantes. Vous verriez, Archytas, vous verriez beau jeu &

comment vous seriez reçu, vous & toutes vos belles spéculations.

Nous élèverions donc nos Temples & nos Portiques, nous ferions camper nos armées sur une terre qui n'est pas solide, & que je crois presque, en vous entendant raisonner, voir s'écouler à chaque instant sous mes pieds? Non, non; une telle doctrine n'est pas faite pour nos esprits, ni une telle matière pour nos sens. On peut bien philosopher ainsi un instant dans le Lycée, ou à l'Académie; mais de retour chez soi on laisse le philosophe & on reprend l'homme, & l'on pense tout humainement. On se

tient aux vérités de sentiment ; & vous-même, Archytas, je m'en souviens, vous-même vous préféreriez cette sorte de conviction à toutes les autres. Souffrez donc que je m'y tienne aussi ; & pour ne pas sortir si vite encore du domaine de la Philologie ou de l'Histoire, si vous voulez que je vous apporte absolument des preuves écrites concernant l'opinion des hommes des premiers tems, de ces hommes qui étant plus près de l'origine des choses, pouvoient aussi mieux la connoître ; qui possédoient enfin cette ancienne philosophie dont les Prêtres d'Egypte parloient à

Platon : si vous voulez celà , hé bien ! malgré la disette des monumens & l'esprit assez difficile à contenter de mon cher Archytas , je ne laisserai pas de chercher à m'en faire un mérite .

Sur ces entrefaites on vit entrer le Vieillard & Théogène . On se leva pour aller à leur rencontre , & l'on remit la suite de l'entretien jusqu'après la promenade , au déclin du jour .

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

ENTRETIEN V.

DE LA NATURE CRÉÉE.

* **A**rchytas avoit rendu compte au Vieillard de la conversation du matin. Léontius, avoit-il dit, nous a traités comme des adversaires peu redoutables, comme des raisonneurs peu profonds. Il ne nous a opposé, tantôt que les idées des laboureurs ou des enfans & le langage de convention, tantôt le témoignage des sens, les ob-

* C'est Polydamas encore qui parle.

jections, le murmure, toutes les petites façons que fait notre imagination, lorsqu'on la transporte dans les régions de la Métaphysique, au-delà de l'espace & du tems, dans cet océan sans rives, dans des plaines sans horizon & sans bornes. Esclave de vos sens, avoit répondu Archytas, (comme autrefois le Pontife Cotta au Sénateur Velléius, dans cette conversation intéressante rédigée par le plus beau génie de Rome, par l'Orateur, le Consul, le Philosophe Cicéron (1) :) esclave de vos sens,

(1) *Cic. de Natura Deorum*, lib. I, §. 30.

n'êtes-vous pas honteux, vous qui faites profession d'étudier la nature & d'en sonder les profondeurs, n'êtes-vous pas honteux de vouloir établir la vérité des choses sur un témoignage aussi équivoque ? Les sens ne vous sont donnés que pour appercevoir, pour connoître les dehors, les phénomènes, & non le fonds ou la nature de l'Univers : ils vous montrent ce que les choses paroissent à des organes tels que les vôtres, & non à des êtres, à des organes autrement disposés ; ils vous montrent ce que les choses *paroissent*, & non ce qu'elles *sont*. Votre imagination & les

habitudes de l'enfance vous suivent par-tout ; elles vous tyrannisent . C'est votre imagination seule qui jette les hauts cris & qui se démène , toutes les fois que la raison voulant reprendre son empire , veut juger des choses visibles & palpables sans elle . Elle rit alors ou elle se fâche ; les plaintes , qu'elle balbutie , ne sont pas celles de l'équité ; elles auront été répondues cent fois , & elle y reviendra encore . On diroit qu'on lui fait violence , qu'on l'arrache de son domaine , de ses propriétés , qu'on l'arrache à elle-même . La timide sagesse a peur de ces cris ; elle sait bien

que c'est la folle du logis, comme l'a appelée un philosophe aimable (1), & pourtant la sagesse s'en inquiète, s'en tourmente.

Théogène, dit le Vieillard, (en laissant là Léontius qui venoit d'entendre ce discours,) armez-vous de courage, & comme un autre Ulysse, écarterez, combattez tous ces phantômes qu'enfante l'imagination. Une fois parvenu dans l'élysée tranquille

(1) Je ne sais quel est l'Ancien qui a dit celà ; mais il y a précisément un siècle que celà fut dit par le spirituel Mallebranche, lui qui, doué d'une imagination si brillante, en a si bien fait connoître toutes les illusions.

de la raison, l'Univers, sans rien perdre de sa réalité, se dépouillera pour vous de toutes ses formes; il en prendra de plus déliées, de plus sveltes; vous le parcourerez à pas de géant & sans que rien vous arrête. Mais répondons pourtant deux mots à Léontius. Révendiquons sur-tout pour nous cette Philosophie primitive qu'il réclame (1), & que les Philosophes barbares opposèrent à l'aigle de l'ancienne Athènes.

(1) Η πρεσβυτάτη φιλοσοφία, V. Plat.

L' A V E U G L E .

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

ENTRETIEN VII.

DIEU.

CETTE GRANDE VÉRITÉ
PHYSIQUE.

Que m'importe la terre, où mon cœur me tourmente !

Que me fait l'Univers, si mon Dieu s'en absente ?

L'Univers ne m'est rien ; mais son Auteur m'est Tout.

(*Hymne du matin.*)

MON FILS, il y a long-tems que nos prétendus sages auroient voulu se passer de Dieu dans la fabrication de leur monde. Un Dieu leur étoit à charge. Ayant cessé de s'élever jusqu'à lui, de converser avec lui avec cette douce

familiarité qu'inspire la bonté souveraine, & que donne un commerce intime de prières & de bienfaits, ils ont voulu se suffire à eux-mêmes. Ils ont cru n'être pas assez libres, s'ils dépendoient encore d'un pouvoir invisible & supérieur. Ils ont dit, les ingrats!, quand même il existeroit, ce Dieu, quel besoin avons-nous de lui? Le monde ne suit-il pas des loix inviolables? Le soleil se lève & se couche pour nous chaque jour, comme du tems de nos pères. La terre produit tous les ans ses fruits; les animaux, leurs semblables. L'été succède au printems, l'hiver

à l'automne. Tout a son origine physique comme son terme, ses règles & sa mesure. Tout est cause & effet, & a toujours été ainsi. Qu'avons nous besoin d'une autre cause première? Plaignons, mais n'outrageons pas ceux qui pensent ou qui osent du moins parler de cette manière. Ils sont assez malheureux.

Mais par cela seul qu'ils sont malheureux, & malheureux sans ressource, il est aisé de prouver qu'ils sont dans l'erreur. L'homme n'a point été fait pour le malheur; aucune créature n'a pu avoir cette destination. Nous serions sans cela, non l'ouvrage de

la nature, ni du Dieu de la nature, pas même celui du hasard, mais l'ouvrage d'un être malfaisant; & c'est ce qui est impossible. L'homme est fait pour la félicité, pour les jouissances paisibles de l'ame, pour le calme & le contentement de l'esprit. Son ame doit être dans une harmonie parfaite avec tout ce qui l'environne; il doit pouvoir se dire: *Je suis bien; & : Demain, je le serai encore*. S'il ne peut se rendre ce témoignage, il n'est pas heureux. Or, si le Dieu de l'univers n'existe point, ou que nous ne soyons pas son ouvrage, loin de pouvoir parler de cette manie-

re , nous devons exhiler continuellement notre ame en soupirs , en plaintes , en plaintes amères .

Ne reconnoissant aucun pouvoir au dessus de nous , aucune intelligence supérieure , chacun doit se considérer comme le roi , ou du moins comme l'égal de toute la nature .

Mais ? si je suis l'égal de celui dont un bonheur trop voisin ou trop éclatant m'offusque & m'importune , comment ne pas en être jaloux ? Puis-je ne pas demander avec humeur , avec colère même , pourquoi mon voisin , pourquoi cet homme possède ces richesses , cette brillante santé ,

cette jeunesse que je n'ai point? Pourquoi est-il plein d'érudition & d'esprit, & jouissant de toute la considération de ses semblables? Et je souffrirai cela, moi son égal? Et je pourrai dire que je suis bien, que je suis heureux? Non, non; loin d'éprouver le calme & la paix, j'éprouve la guerre de toutes mes passions; je suis en proie à mille vautours, mille fois plus rongeurs que celui de Prométhée; je sens tous les tourmens de l'envie, (1) tous les déchiremens de la haine &

(1) *Invidia Siculi non invenere Tyranni tormentum majus*. Horat.

du désespoir . Et ces tourmens me sont d'autant plus insupportables , que les accens de ma douleur ne sont point entendus , que je sais qu'ils sont inutiles , que ma haine est impuissante . Car qui intéresser à mon sort ? Qui rendre responsable de mon infortune ? Sera-ce le hazard ? Mais ce seroit accuser le néant . Ce sera donc toi , monstre , qui réunis sur ta tête tout ce qui me manque , & qui as le tort , l'impardonnable tort , d'être heureux . Mais tu devois être mon frère ! N'importe . Tu es un enfant du bonheur , & je ne le suis pas . Meurs ; & que m'enfonçant

le même poignard dans le cœur, je délivre à la fois la terre du poids d'un heureux & de celui d'un malheureux.

Voilà le tableau horrible, mais fidèle, d'une ame sous l'empire du hazard, & qui n'a pas ce qu'elle désire. Ne reconnoissant aucun principe, père de l'ordre & de tous les humains; elle doit se voir agitée ainsi, toutes les fois qu'elle se croit malheureuse. Et ses sentimens ne doivent gueres respirer un plus grand calme, annoncer une ame plus satisfaite, lorsqu'elle se compte même parmi les heureux du siècle. Contens, (je le suppose,)

de notre portion de bonheur , au milieu de notre plénitude & de cette variété de plaisirs qui pleuvent sur nous , dans l'ivresse de nos passions , quel vuide n'éprouvons nous pas ? Combien de momens dont s'empare l'ennui , ou dont le dégoût se rassasie ? *N'est-ce que cela ?* se dit à elle-même l'ame à chaque instant . J'en appelle à tous les fortunés de la terre , nul excepté . Que le voluptueux dans ses bruyantes orgies ; que l'homme du monde , dans ces délassemens tranquilles qu'offre une société douce & aimable , & que la vertu la plus rigide ne rejette pas ; que , dans

toutes les situations de sa vie , le philosophe de bonne foi s'interroge dans le secret de son ame , comme ce badaud d'Athènes le faisoit avec tant de sotise en s'adressant à son voisin , & en lui demandant : *Ai-je donc bien du plaisir ?* quelle sera la réponse ? Oh ! qu'il est aisé de la deviner ! Mais mettant encore & ce vuide & ces dégoûts à part , & prenant en général l'homme content qui ose dire : *Je suis bien ;* pourra-t-il ajouter : *Je le serai demain ?* Et cette terrible incertitude , ou plutôt la certitude contraire , la certitude , que mille événemens imprévus peuvent

à chaque instant troubler ma joie, couper la trame de mes jouissances, détruire mon bonheur ; la certitude que la mort, l'implacable mort, doit nécessairement les terminer un jour, pour les remplacer par le néant ou par la douleur : cette pensée ne suffit-elle pas seule, pour faire d'un heureux, un malheureux ? Rien n'est si incontestable. Sous l'aveugle destin, sous le hazard, nos jouissances les plus douces sont toutes empoisonnées par la crainte ; nos maux sont absolument incurables ; tous les cœurs sont ulcérés : Le bonheur est devenu une chose impossible.

Mais lorsque substituant à ces prétendues combinaisons fortuites, à des mots vuides de sens, une éternelle providence; lorsque, déchirant enfin la page où l'insensé, où l'homme toujours malheureux dès qu'il se trompe, a écrit si dénaturément: *Il n'y a pas de Dieu*, nous nous livrons à des plus consolantes doctrines; lorsque celui qui peut tout, se présente à notre regard, nous assurant qu'il ne hait rien de tout ce qu'il a créé, & nous offrant les biens dont sa main est pleine; au même instant la douce espérance, & sa fille la joie pure, commencent à briller dans nos

yeux ; le calme est déjà revenu dans nos cœurs, & le malheur s'évanouit de dessus la terre ; tel qu'un songe léger qui ne laisse aucune impression de douleur, de crainte ou d'inquiétude.

DIEU existe, & mon bonheur avec lui. DIEU existe, & tout existe en lui & par lui : il crée à chaque instant l'ACTION & la PENSÉE. Une ACTION créée & existante, & la PENSÉE qui existe de même, & qui se répliant sur sa propre existence, se circonscrit & dit : *c'est moi* ; qui apperçoit ensuite & juge ce qui n'est pas *moi*, ou

ce qui est *autre* ; qui découvre ,
 mesure & individue tout ce qui
 s'appelle ACTION : voilà l'UNI-
 VERS. Le moyen est aussi simple
 que son Auteur est grand.

DIEU contient tout , sans pou-
 voir être contenu nulle part ; &
 l'Univers , qui ne présente point
 de bornes à mon imagination ef-
 frayée , se réduit , devant les yeux
 de son auteur , aux dimensions
 d'un atôme , à la simplicité d'une
 monade. DIEU est tout. ,, Devant
 ,, lui la créature , ce rien trom-
 ,, peur , diseroit , & ne laisse
 ,, aucune trace de son menson-
 ,, ge. ,, J'emprunte ici les paro-

les du plus religieux de nos Sages (1).

Et ce n'est pas ici un sentiment purement affectueux, un langage pathologique, une métaphore. C'est une expression juste & littérale; c'est une grande vérité Physique, énoncée sans emphase. DIEU n'est rien, où, dans le sens le plus naturel & le plus vrai, il est *Tout*, il produit tout, il contient tout, il agit en

(1) Que ce Sage de l'antiquité soit qui l'on veut, Fénelon a dit tout-à-fait la même chose. Il voyoit la Divinité comme notre Aveugle la voit: il en étoit plein. Son cœur & son esprit ne la perdoient jamais de vue.

tout & par tout. A chaque instant il donne l'être à tout ce qui le reçoit, avec tout ce qui accompagne l'être. Il est le premier moteur de toute Action, la vie de chaque Pensée. Le Tems & l'Espace ne sont que des modes en lui, ou plutôt des rapports, qui coëxistent nécessairement avec les créatures, nées imparfaites, changeantes, mais perfectibles. Enfin, ce qui dit tout, ce qui passe tout, DIEU est en nous; ⁽¹⁾ il est plus près de nous que nous ne le sommes nous-mêmes. O! DIEU, si près & si caché!

(1) *Est Deus in nobis &c.*

*Parois , O ! qui m'as fait , c'est
mon cri sans relâche .*

Parois (1)

Une vue intuitive , telle que vous donnez quelquefois , dès cette vie , à l'ame qui vous cherche , qui vous trouve , & qui a contracté la douce habitude de converser avec vous , à l'ame qui se jette , pour vivre , dans votre sein : une telle vue vaut mieux , million de fois mieux , que tous les raisonnemens des Platon , que toutes les propositions des Eucli-

(1) Ceci est pris d'un Hymne Philosophique , dont nous donnerons d'autres Extraits .

de, que toute la doctrine de nos savans. Les savans ont le cœur si rétréci, si aride & si dur! On diroit qu'ils manquent de tact, que le sentiment leur est étranger. Ils voudroient distinguer presque entre les vérités morales & physiques: comme si les premières n'étoient que des demi-vérités; comme si ce que l'on sent, ce que l'on touche, ne nous annonçoit pas sa présence, autant ou plus que ce que l'on voit! comme si la vérité enfin, n'étoit pas une! *Parois donc, O! qui m'as fait!*, & lorsque, dans l'excès de mon bonheur & de ma joie, ne me possédant plus, je m'é-

crierai, en courant l'annoncer à toute la terre, comme autrefois Archimède, & avec bien plus de raison que lui: *je l'ai trouvé, je l'ai trouvé*: quand je verrai l'invisible, comme je voyois autrefois ce soleil qu'il fait luire sur nous, comme je contemplois ces flambeaux étincellans qu'il a sémés dans l'étendue des cieux; quand je voguerai à pleines voiles sur cet océan de vie & de lumière, qui n'est autre que mon DIEU; quand je m'élancerai dans cette source de l'être & de la félicité: Ha! . . . Mais il n'est pas possible de dire ce que je serai, ce que je ferai. Heureux déjà par

l'espérance, je nage dans des délices pures & sans mélange, sûr qu'elles ne me seront jamais ôtées; je suis heureux par le sentiment. Et comment ne le serois-je pas, puisque Te désirant, je suis certain de T'obtenir? Ce sentiment fait partie de mon être, & mon être est ton ouvrage. Quel autre que Toi pourroit m'avoir donné un tel sentiment?

Unissant donc, pour toujours, mon être & ma volonté à la tienne, je vis de Toi, comme tu vis de Toi-même; je me trouve fort de ta puissance, opulent de ta richesse, heureux de ta félicité; & à moins de dégrader tout-à-

fait cette raison, qui est ton bienfait, je ne saurois, non, je ne saurois être malheureux.

Mais abaissons notre vol, Théogène. Aussi bien, les chaînes mortelles, qui nous dépriment, ne sauroient, à de pareilles hauteurs, nous permettre un libre essor.

APRÈS ce que nous venons de dire & de sentir, j'aurois honte de vous prouver davantage la GRANDE VÉRITÉ PHYSIQUE, dont j'ai entrepris de vous parler. Quoique je n'aye fait que balbutier mes idées, difficilement rendues, difficiles à rendre, je

n'insisterai pas plus long-tems sur tout cela, ni sur une infinité d'autres choses, qui nous montrent toutes, à l'évidence, la nécessité d'une cause première, intelligente, ordonnatrice, dont tout ce qui existe, est l'ouvrage libre & un écoulement volontaire, (1) qui a établi l'Ordre, avec tous les rapports qui se trouvent dans l'univers, & n'a besoin que d'un acte de sa volonté, pour changer toute la Nature, (2) pour produire un nouvel

(1) Comme il a été dit *Entret. II.*

(2) La NATURE n'est absolument, (elle n'est autre chose,) que *l'Ordre des Choses Existantes: IS-IS, ce qui est.*

ordre de choses , un autre univers .

VOULOIR EST SA PUISSANCE .

VOULOIR ET LE POUVOIR , EST SA SUBLIME ESSENCE .

Toutes les vérités prouvent celle de cette grande Cause , éternelle , toute-puissante ; & il n'y auroit pas de vérités , si celle-ci

Voyez *l'entretien* XXVII. R. Boyle a écrit un petit traité exprès , *De ipsa natura* . Il seroit inutile d'examiner jusqu'à quel point il se rencontre avec notre Aveugle : mais le peu que celui-ci dit , vaut , peut-être , un traité . A quoi bon tant de traités , & de paroles & de livres ? Souvent trois mots , bien placés , expliquent tout . Je ne

n'étoit pas le première. L'aveugle hazard ne sauroit devenir père de l'ordre & de l'harmonie universelle, comme l'erreur & le mensonge ne peuvent prendre la place de la raison. Avec le hazard, il est inutile de disserter sur rien. L'extrême de la folie & le comble de l'absurdité deviennent notre partage, & un

sais si on pourroit dire, à ce sujet, de notre Philosophe, ce qu'on a dit d'un autre: *il abrège tout, parce qu'il voit tout*. Mais quant à moi, en bien d'occasions, je ne puis qu'être de l'avis de cet Anglois silencieux, qui disoit, d'une manière un peu paradoxale, mais avec esprit, que *parler, c'étoit gâter la conversation*.

pyrrhonisme universel étend son règne sur tout. Non; l'on ne sauroit se persuader, sérieusement, qu'il n'y a pas de causes finales; qu'il ne peut y avoir une idée prototype, un plan de l'Univers. L'oreille n'auroit pas été faite pour entendre? l'œil pour voir? L'homme existant par cas fortuit, dans une de ces séries innombrables, que forme, durant toute une éternité, la combinaison non dirigée des atômes, se sera trouvé un œil, se sera trouvé une oreille; il aura employé, (toujours d'après un heureux hasard,) l'un pour voir, l'autre pour entendre. Soit, encore.

Mais si l'homme d'aujourd'hui doit ce présent à une combinaison enfant du hazard & qui aura été précédée par des millions & des millions d'essais & de combinaisons défectueuses; si le soleil, si les étoiles, & les planètes, n'ont pas une plus brillante origine; si elles n'ont été fixées dans leurs orbites que par rencontre fortuite; si tout cela est contingent enfin & non prémédité; d'où vient qu'un tel ordre n'est plus sujet à être dérangé? Quand & comment est-il devenu permanent & stable? Pourquoi ces variations, ces essais, qui ont eu lieu pendant une si

prodigieuse suite d'Eons, (1) pendant le long cours de l'Eternité, pourquoi tout cela n'a-t-il plus lieu, aujourd'hui? Pourquoi le même hazard, qui a formé l'ordre actuel des choses, ne le détruit-il pas? Faire, refaire, n'est-ce pas l'effet naturel d'une telle cause, sur laquelle l'esprit fort a bâti tout son système? Si cet esprit fort est du moins conséquent, qu'il nous dise donc, comment depuis tant de milliers d'années, cet éléphant, que nous avons vu l'autre jour que l'on menoit à Constantinople, com-

(1) Ou de Siècles.

ment & pourquoi il ne se trouve pas plus abruti, ou plus participant à la raison humaine, que sa race ne l'étoit du tems de Pline, ou long-tems avant lui? (1). Qu'y a-t-il qui empêche le cheval, par exemple, de donner à son tour une bride à l'homme? Le perroquet, pourquoi n'a-t-il pas poli sa langue? comment n'en a-t-il pas formé un dictionnai-

(1) Pline, Buffon après lui, tous les naturalistes, représentent l'éléphant comme doué d'un instinct si singulier, qu'on seroit presque tenté de lui accorder des facultés morales & intellectuelles. Pope l'appelle un animal demi-raisonnable; *half reasonable*.

re ? L'hirondelle , que n'est-elle devenue académicienne ? Le Castor ne devoit-il pas avoir fait des progrès dans l'art de bâtir , ou construire enfin un peu différemment sa maison , après tant de siècles ; le moineau son nid ? Comment le soleil , les planètes , la lune sur-tout , durant ce travail & ces combats éternels des élémens de la matière , comment sont-ils restés si fidèlement soumis aux loix invariables de leur cours , ainsi qu'à nos calculs ? Car les astronomes lisent encore aujourd'hui dans le ciel , tout comme du tems de Nabonassar , le point constant du lever & du

coucher de chaque astre , son cours journalier & annuel , ses phases , ses éclipses , les événemens passés & futurs , sans s'écarter , d'une seule minute peut-être , de leur vrai tems ? Qu'on m'explique tout cela , d'une manière tant soit peu satisfaisante pour celui qui répond , & pour celui qui interroge . En attendant , j'entônerai toujours mon hymne au grand Ordonnateur , au grand Démiurge , hymne d'admiration , d'amour & de reconnaissance ; & les Intelligences Célestes , & l'Echo de la Nature , le répéteront à l'unisson ; ils feront retentir mon cantique dans

les immenses concavités du Ciel.
 O! ROI IMMORTEL DE TOUS LES
 SIECLES! RIEN N'EST QUE PARCE
 QUE TU ES!

Et pour finir comme j'ai com-
 mencé, je ne cesserai de publier,
 ô ! mon DIEU ! que, si vous êtes
 nécessaire à l'Univers, comme
 première cause, comme premier
 moteur : vous ne l'êtes pas moins,
 vous l'êtes davantage, si je puis
 parler ainsi, à mon cœur.

Quand je n'aurois que ce cœur,
 & qu'un voile impénétrable me
 couvrît tout le reste, ce cœur
 vous sentiroit, vous aimeroit ; il
 me diroit ce que vous êtes pour

lui. Sans vous , il seroit dans le dénuement le plus affreux , dans le trouble , dans le désespoir , les plus cruels . Sans vous , j'aimerois mieux brouter l'herbe des champs , avec le paisible & insouciant agneau ; habiter , comme les ancêtres de Telliamed , les fonds des mers , avec l'horrible baleine ; ou parcourir les déserts de la Lybie , avec le fier animal qui y regne en despote , en s'abreuvant de sang & de carnage : j'aimerois mieux traîner ainsi mes tristes jours , que de vivre sur cette agréable colline , ou dans les palais dorés des Grands , avec mes semblables .

L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

ENTRETIENS

PHILOSOPHIQUES.

ENTRETIEN XVIII.

LE PLAISIR.

A MADAME LA MARQUISE

ALI PALLAVICINI.

PLAISIR! Plaisir! Mobile avoué ou caché de toutes les actions des hommes, qui es tu? Où es tu? Es tu loin ou près de nous? — Mais ta présence, comme ton absence, te fait assez connoître; & qu'ai-je besoin après cela de savoir te définir, ou de faire des recherches pénibles sur ta nature?

As tu quelque part une demeure fixe? Voilà ce qu'il m'importe de savoir, dès que je veux te chercher & apprendre à te trouver.

Frère inséparable du contentement & de la joie, enfant du bonheur, tu me sembles quelquefois n'être nulle part; & pourtant je rencontre par-tout ton image. Tantôt je crois la voir dans la cabane du pauvre, tantôt sur un trône. Vous buvez le nectar dans des coupes d'or; ou dans le creux de la main, en vous abreuvant, avec l'indigent, de l'eau de la première fontaine; vous courez vous asseoir à la table du laboureur, lorsque

fatigué & content , il revient se délasser dans le sein de sa paisible famille . O ! Plaisir ! si facile à la fois & si inconcevable ! Pourquoi les foibles humains s'obstinent-ils à te voir toujours loin d'eux , tandis que tu te trouves par-tout sur leur route , & pour ainsi dire sous leurs pas ? Mais je crois entrevoir ton secret . Inspire ou dirige mes réflexions : que j'écrive sous ta dictée , & approuve moi quelquefois d'un sourire .

C'ÉTOIT ainsi , Théogène , que je chantois l'autre jour , sous mon platane solitaire , en m'accompagnant de la lyre , pendant que

le soleil doroit encore le sommet de nos montagnes. J'attendois quelques-uns de nos amis pour la conversation du soir. J'allois continuer ; lorsque je m'apperçus que je faisais des pénibles efforts, & que le plaisir étoit déjà loin de moi ; car il n'habite pas, vous le savez, avec la peine. J'allois donc changer de ton & abaisser mon vol, lorsque Polydamas, arrivant sur ces entrefaites, ne me cachez pas, me cria-t-il aussi-tôt qu'il put m'appercevoir, ne me cachez pas ce que vous chantiez sur votre lyre : j'en ai entendu les derniers sons harmonieux,

en approchant de votre colline. Le vif intérêt qu'il me marqua, joint au désir que j'avois moi-même, m'engagea à le satisfaire.

Je chantois, lui repondis-je, un hymne au Plaisir; au Plaisir, dont la nature, la durée, les moyens & le besoin, m'ont occupé depuis si long-tems, (1).

(1) En 1760. à l'âge de 23. ans, l'Auteur de cette Traduction fit une autre petite pièce, tirée des Philosophes Grecs. Il l'intitula *Fragment sur les principes du vrai Bonheur*. C'étoit une pièce très-morale, qui avoit trait aux choses dont on parle ici; ou plutôt c'étoit un commencement des *Philharmonica*, que nous donnerons bien-

Quand on connoît le plaisir & qu'on parvient à le fixer, on connoît le bonheur. Le Bonheur ne peut être qu'une série non-inter-

~~~~~

tôt. Le résultat en étoit, que, *dès qu'on aime, tout est bien*; qu'il falloit donc *aimer tout, aimer toujours*; & que, *l'univers est plein de biens, pour quiconque a le sens droit et la paix de l'ame*. On établissoit sur-tout cette profonde vérité: *Il est enfant de l'Ordre, l'Amour qui est pere du Bonheur*. Voilà la morale qui a mérité quelques sarcasmes au petit livre & à son auteur; auteur qui n'avoit pas écrit d'ailleurs pour le public, comme il ne le fait pas encore ici. Il n'avoit fait, que *sibi et Musis canere*; il n'avoit fait tirer que six exemplaires du petit opuscule en question. Un jaloux,

rompue de sentimens agréables,  
sans aucun mélange d'amertume.

Rien donc de si important que  
cette théorie; & c'est cependant

---

qui peut-être n'étoit pas en état de lire & d'entendre l'almanach de Gotha, s'avisa de faire une critique de cet opuscule, sous le titre des *deux Chryssippes*, critique que personne n'a comprise & peut-être pas lue; critique d'autant plus injuste, que le *Fragment* n'étoit que pour quelques amis instruits, comme on vient de dire. Le jeune Philosophe concluoit finalement, qu'on devoit & qu'on pouvoit se plaire par-tout; & qu'avec ce *sens droit*, qu'il demandoit, & *la paix de l'ame*, la grotte de Philoclès & le désert d'Oasis, devoient encore avoir pour nous des charmes.

où la plupart des hommes, ces êtres raisonnables, se trompent. La raison, dont ils sont si fiers, n'a pas la force qu'ils lui attribuent; ou elle dédaigne ici de l'employer. On diroit qu'elle se cache, ou qu'elle prend la fuite aux approches du plaisir, qu'elle n'ose en soutenir la vue. Une de nos Sapho l'a fort bien dépeinte:

*Un peu de vin la trouble, un  
enfant la séduit. (1)*

---

(1) Cette Sapho a deviné la pensée de Mad. Deshouillères; ou bien, celle-ci a pris la sienne de la Sapho Grecque. Quoiqu'il en soit, je n'ai pu mieux rendre le vers Grec, qui se

En effet, souvent il n'y a point à raisonner avec le plaisir. Veut-on l'entreprendre? Il faut appeler au secours une logique bien plus pressante que l'ordinaire; il faut invoquer l'Expérience, avec sa sœur l'Habitude. Ces deux soutiens doivent encourager & étayer la Raison. Ce ne sont point des argumens, ce ne sont point des définitions, que le Plaisir recherche. Aussi, à quoi bon tant de définitions? Que la Philosophie me le pardonne! mais

---

trouvoit en cet endroit, que par le vers, si connu, de notre charmante Poëte.

je crois que c'est toute cette méthode, que ce sont l'analyse & la synthèse, tous mots que le plaisir ignore, qui on fait tort, un tort irréparable, à la raison. Ils tuent absolument le plaisir; qui ne veut revivre ensuite, que loin de tout ce qui est si raisonnant.

D'ailleurs, si nous consultons les philosophes, les définitions ici ne sont pas une chose aisée. Voyez comme l'Académie, ( Ancienne & Nouvelle, ) comme le Portique & le Lycée sont partagés sur ces objets. Cicéron en a écrit cinq livres (1); & comme

---

(1) *De finibus Bonorum et Malorum*

s'il n'avoit pas épuisé la matière, il y revient encore dans ses immortelles *Tusculanes*, la dernière, mais en un sens, la première production de cet homme incomparable (1). C'est là qu'il abrège tout ce que les Sophistes anciens ont dit sur la nature & les moyens du bonheur. Les suivrons nous dans un vrai dédale

---

(1) C'est ce Cicéron dont Quintilien a dit : *Tantum se aliquis profecisse sciat, quantum ei Cicero placuerit*. Un autre Romain en parle en ces termes : *Ingenium illud, quod solum imperio suo suppar Roma habuit*. Mon Aveugle a bien l'air d'avoir adopté ces jugemens de l'antiquité à l'égard du grand homme ; je m'y tiens comme lui.

de paroles & de raisonnemens ? Non , non , bon jeune-homme ; tout cela est pénible au moins & inutile ; & nous n'avons pas tant de tems à perdre . Entendons-nous seulement , sans trop nous embarrasser si nous entendons les autres ; sur-tout , lorsque ces *autres* ne sont plus avec nous , & qu'ainsi nous ne sommes pas à portée de leur communiquer nos doutes , & d'y recevoir leurs solutions .

Ce que tout le monde sent , ce que tout le monde connoît , n'eut jamais besoin d'être défini . Il porte sa définition sur son front ; son vrai caractère y est écrit en

lettres ineffaçables. Le sentiment, la pensée, n'ont qu'à se replier sur eux-mêmes; & tout est dit, tout est entendu. C'est ainsi que j'ai toujours jugé qu'il y avoit beaucoup d'objets indéfinissables, précisément parce qu'ils sont trop connus, & qu'il est de l'essence de notre ame de les connoître. Telle est pour nous cette clarté du jour, dont je ne jouis plus, il est vrai; mais dont j'ai joui assez long-tems, pour pouvoir l'apprécier & la distinguer des ombres de la nuit. Et si je vous demande à vous, Théogène, ce que vous croyez qui couvre la terre, lorsqu'en plein

midi vous ouvrez les yeux ; vous n'hésitez point à me répondre : *c'est la lumiere*. Vous distinguez parfaitement cette lumiere , de tout ce qui ne l'est pas , ou de ce qui l'est beaucoup moins. Le dialecticien le plus subtil ne sauroit , avec toutes ses définitions & contre-définitions , vous apprendre quelque chose de mieux que ce que vous savez déjà , dès que vous ouvrez la paupière. Il en est de même du plaisir & de la joie. Dès que nous les sentons ; il ne faut pas qu'on nous dise ce que nous éprouvons. Tout notre art , toute notre Philosophie , doivent être

employés à rendre fixe & durable un sentiment trop volatil; à enchaîner un fugitif. C'est là le grand œuvre, &, depuis long-tems, toute mon étude. J'y ai fait peut-être quelques progrès; vous avez pu en juger: vous allez en juger encore. Souvenez-vous seulement que je ne vous ai pas promis beaucoup de définitions, ni des théorèmes, ni des démonstrations de théorème. Je n'analyse ni ne définis point ce qu'on comprend assez, ce qui est simple; (1) je ne veux pas

---

(1) Notre Philosophe pense & parle ici comme parloit l'ingénieur & pro-

prouver ce qui se démontre de soi-même. La comparaison, que nous avons faite avec la lumière, est toujours devant mes yeux. On ne voit la lumière & elle n'existe, que parce qu'on la voit. Il n'y a pas de meilleure

---

fond Malebranche, au sujet de toutes ces démonstrations & définitions in-tarissables de choses claires. On n'a qu'à voir l'histoire, que l'Auteur *de la recherche de la vérité* rapporte, touchant ce Professeur d'Oxford, qui crut ne pas trop faire, en employant toute sa vie à composer un livre, pour démontrer les huit premières Propositions d'Euclide.

*Rech. de la vérité*. Edit. de 1712. in 8.° Tom. I. pag. 417.

raison à donner . C'est la même chose par rapport au plaisir . Son nom dit tout ; sa présence est toute sa preuve .

Dès que nous tenons le plaisir, peu nous importe quelles soient ses formes, sa robe, ses atours . Que je m'amuse à faire résonner ma lyre, ou à toucher mon tetracorde ; à lire Homère, ou à m'entretenir des chefs-d'œuvre des Zeuxis & des Parrhasius, des Phidias & des Praxitèle ; que je me délecte à respirer l'air sur le déclin d'un beau jour, ou à rester assis, près de mon feu, pendant que les autans se déchainent ; que me livrant aux

douceurs de l'amitié, j'aime mon bon Théogène, le juste Aristide, ou la vertueuse Herminie: tout cela est indifférent pour le bonheur, pourvu que j'aime ce qui est aimable, pourvu que je ne désire que ce que je puis atteindre; pourvu que tous mes sentimens soient des sentimens agréables; mes pensées, enfans de l'ordre & amies de la justice. Car, sans cela, rien n'est durable; tout est détruit aussi-tôt que formé, & même avant de l'être (1). Enfin, si je sais me

---

(1) C'est ce qui sera plus amplement développé dans les *Philharmonica*; EN-

gouverner, moi & mes goûts, je sens le plaisir d'être heureux; j'ai tout ce qu'il me faut, je n'ai rien à désirer.

Nous ne devons jamais préférer plaisir à plaisir, ni regretter celui qui est passé, puisqu'il étoit fait pour passer, & que le plus souvent il ne consiste que dans le passage. Il ne tient d'ailleurs qu'à nous de le remplacer. Voudrions-nous ressembler à cet enfant chagrin & revêche, qui pleuroit avant qu'on ne lui ser-

---

TRETIENS XIV. XV. & XVI., que nous avons déjà annoncés, mais pas encore traduits.

vît sa table, & étoit mécontent encore après qu'on l'avoit servie; parceque l'agrément d'en profiter, alloit se terminer pour lui? Hélas! Théogène, je vous l'ai déjà dit, nous sommes tous de grands enfans, &

*Mutato nomine, de te  
fabula narratur* \* . . . .

nous sommes cent fois moins raisonnables encore.

Convenons donc que c'est une folie, de vouloir être heureux *d'une manière plutôt que d'une autre*; en Italie plutôt qu'en Grèce; dans la jeunesse plutôt

---

\* *Horat.*

que dans l'âge mûr ou dans la  
vieillesse. Car, pourvu que nous  
le soyons, qu'importe le lieu ou  
la maniere? Et ce n'est guères  
être plus sage, de desirer ce  
qu'on ne sauroit obtenir, ou de  
ne pas se plaire dans ce que  
Dieu & la Nature ont placé sous  
notre main, ou à nos côtés. Nous  
ne devons rechercher que des  
plaisirs faciles, immortels. Si la  
difficulté, si la peine s'en mê-  
lent, les plaisirs cessent d'être  
plaisirs; toute cessation, prévue  
ou imprévue, les assassine. Nul-  
le interruption ne leur convient;  
la variété seule est conforme à  
leur nature.

LE PLAISIR prend toutes les formes ; il est le vrai Protée. Prenons, comme lui, celles qu'il nous présente ; c'est le seul moyen de le garder parmi nous, c'est le vrai secret d'être heureux. Contens de ce que nous avons, nous conformant à ce qui est établi, & croyant que tout ce qui existe, est bien : persuadés que l'homme, que la créature libre, sortant de l'ordre, fait seule le mal ; (1) nous

---

(1) Zenon & le Portique soutenoient, que *nemo læditur nisi a seipso* ; & Plutarque a fait un Traité exprès, sous ce titre. Si la Philosophie des Gentils parle ainsi & fait cela, que ne doit pas faire le Chrétien ?

soumettant à cet ordre, nous pliant à la loi du grand Tout, aux volontés de celui qui a fait tout ce qu'il a voulu, & uniquement parce qu'il l'a voulu, & qui ne l'a fait que pour nous, & Nous pour Lui: voilà, voilà la sagesse; il n'y en a point d'autre. Hors de là, point de repos, point de durable plaisir; & conséquemment point de bonheur, puisque le bonheur n'est que dans la durée.

Nous pouvons bien décorer d'un beau nom des goûts passagers & satisfaits: mais dès qu'ils ne sont pas dans l'ordre, au lieu de devenir les formes du plaisir

& le véhicule de notre bonheur, ils deviennent l'instrument de notre peine : nous devenons aussi-tôt , nous-mêmes, notre juge , notre bourreau & notre supplice (1) . Le nom imposant que nous avons donné à la chose , n'en a pu changer la nature ; & cette nature étant fragile , éphémère , elle a le sort d'une décoration de théâtre ; elle ne fait que passer . Il en est ainsi de tout ce qui n'est pas conforme à l'IDÉE & à l'AMOUR DE L'ORDRE , uniques bases de l'éternel . Nous

---

(1) Sua sibi est poena omnis inordinatus animus . *S. Aug. Conf.*

pouvons bien , pour un moment , avoir l'air d'hommes satisfaits , heureux , contens ; mais qu'on nous examine le moment d'après :

*Le masque tombe , et l'homme reste !*

l'homme avec toute sa difformité , dans toute sa dissonance avec l'ordre , l'ordre plus ancien que l'univers , à la structure duquel il a présidé (1) . Quelle étendue se découvre ici de vues & de lumières ! Quelle source de morale ! Quelle foule de vérités ! Et elles portent toutes

---

(1) Voy. les *Philharmonica* , ou , la *Morale réduite à un seul principe* .

leur évidence & la douce persuasion avec elles. Mais revenons à la théorie du plaisir.

Nos goûts, & des goûts satisfaits, sont donc, comme nous l'avons déjà vu, toute la matière & les formes du plaisir. Il faut, pour avoir du plaisir, avoir *des goûts, & les moyens de les satisfaire*. Quiconque n'a pas de goûts, un être apathique ou qui n'aime rien (1), est l'être le plus malheureux de la nature. Je me trompe; il y a un degré

---

(1) S. Catherine des Gènes disoit, en parlant des démons: *qu'ils sont malheureux! ils ne savent plus aimer.*

au delà . C'est celui où , au manquement d'amour , au défaut de plaisir , on joint le tourment de haïr . C'est là le *non plus ultra* de l'infortune . Ha ! quiconque a sù une seule fois dans sa vie , qu'il avoit un cœur (1) , & à qui une heureuse expérience a appris l'usage qu'il en pouvoit faire , celui-là n'a pas eu besoin d'inventer le nectar & l'ambrosie ; la pierre de Sisyphe , la roue d'Ixion , ou les ondes du Styx : il a eu entre les mains , il a trouvé

---

(1) C'est-à-dire , la faculté de chérir , d'approuver quelque chose , de s'y complaire .

en lui-même , avec les délices du Ciel , l'instrument des plus affreux supplices . L'Enfer tout entier a été dans son cœur , s'il s'est livré au désordre , s'il est devenu méchant , si la haine l'a tourmenté (1) . Le Ciel au contraire ,

---

(1) Dans le *Fragment sur les principes du vrai bonheur* , dont il a déjà été parlé , il étoit dit : „ l'auteur de „ notre être a voulu nous donner un „ cœur où habiteroient la joie & les „ tranquilles plaisirs : il nous en a donné un capable d'aimer ; il l'y a formé lui-même de sa main bienfaisante . Dès que la haine , les craintes , toute l'engeance de la haine , les empoisonnent , nous vivons pour notre supplice , nous qui étions faits

a été, dès cette vie, son partage, s'il a aimé, s'il a aimé avec persévérance, & que „ *l'amour* „ chez lui „ soit retourné à sa source, (1), & soit devenu immense comme son objet. Notre

---

„ pour vivre pour le bonheur, pour  
 „ vivre de la vie des intelligences. „

„ O! Amour! O! ma Vie! prête-moi  
 „ tes traits enflammés, que je blesse  
 „ les cœurs des humains insensibles,  
 „ qui croient aimer, & ne savent que  
 „ hair; qui courent éternellement a-  
 „ près ton ombre, & n'ont jamais eu  
 „ la force seulement d'élever jusqu'à  
 „ toi leurs désirs pusillanimes, &c. &c.

(1) C'est encore une expression du Sage, coté à la page 17. de l'*Entretien VII.*

cœur, nos désirs, notre amour, nos goûts, voilà, oui, voilà l'instrument, les moyens, l'exécution, tout l'ensemble de notre bonheur ou de notre malheur.

ON AIME ; ET TOUT EST BIEN .

ON AIME , ET L'ON EST HEUREUX .

Cesse-t-on d'aimer, un seul instant ? Fait-on plus ; hait-on quelque chose ? Aussi-tôt , & par la même porte, le déplaisir & la peine, le malheur , entrent chez nous . Cet instant devient la proie des infames Harpyes , qui volent sans cesse autour de nous , & qui, bien plus que celles de Virgile, infectent tout de leur souffle empoisonné, ou nous dé-

chirent de leurs griffes cruelles.

Pour être heureux, il faut donc aimer toujours, ne haïr jamais. Aimer, approuver, trouver bon, trouver beau; goûter, être content, posséder & jouir; tous ces mots, & plusieurs autres, sont synonymes de *plaisir*; les sentimens qu'ils expriment, sont tous frères. Jalouser, au contraire, envier, se déplaire, haïr ou détester, ne sont qu'une seule & même chose avec *peine* & *souffrir*. Que j'aime & approuve tout ce qui m'entoure, tout ce qui a des rapports avec moi; que je ne hâisse rien, pas même

le mal-aise ou la douleur, qu'il n'est donné à personne, dans un état changeant & perfectible comme nous nous trouvons (1), d'éviter complètement (2); je ne suis point destitué de plaisirs, je ne puis me juger malheureux.

---

(1) Entretien XIII.

(2) Mais si cela n'est donné *complètement* à personne; il est donné souvent, à un esprit juste, à un cœur droit & ami de l'ordre, d'affoiblir, pour les trois quarts, ce qu'il y a de fâcheux dans cette rencontre. La sagesse prévient la plupart des maux physiques, & la patience émousse ceux qui sont inévitables; elle en fait des biens réels. Quant aux maux d'opinion, la Philosophie, toute seu-

Toutes les fois que je rencontre les couleurs ou la livrée du mal, je ferai comme le Jupiter d'Homère, qui, du haut de l'Ida, détourne le regard des plaines ensanglantées de Troye, pour le fixer sur celles des paisibles

---

le, peut les guérir, la Philosophie Chrétienne sur-tout. Qu'on lise les *Tusculanes* de Cicéron, & mieux encore l'excellent ouvrage de S. Cyprien, (qui étoit bien philosophe,) *de bono Patientiae*. Qu'on voye ce qu'un Lavater dit de la patience; Lavater, qui a daigné faire quelque cas de ces *Entretiens*, & qui a traduit les quatre premiers, en Allemand. J'aurai l'occasion de citer encore ailleurs cet homme aimable & pénétrant; sur-tout lors-

Troglodytes , qui paissent leurs troupeaux. Ou , si vous voulez que je prenne un cadre plus modeste , j'imiterai cet *Heureux Borgne* , qui , privé de l'œil qui voit le mal , ne pouvoit se servir que de celui qui fixe le

---

que je parlerai de la puissance & de l'énergie de la Prière. On n'a pas compris , on a critiqué ce que ce grand homme a constamment dit à ce sujet. Mais ce ne sont point des *Philosophes Chrétiens* qui l'ont ainsi critiqué.

Si cette Note n'étoit pas déjà trop longue , je donnerois ici quelques *Dialogues Socratiques* , faits pour nous guérir des maux de l'opinion , & pour nous consoler , dans ce qu'on appelle les traverses de la vie .

bien (1). Enfin, pour parler sans paraboles, je m'unirai à mon Auteur, à l'Auteur de tout bien, qui est non seulement au Ciel, (2) mais près de moi & en moi ; & qui, en m'assurant la perfectibilité de mon être, m'en fait attendre & rechercher, avec confiance & tranquillité, le perfectionnement. Si je me gouverne ainsi, & que j'aye le bonheur de rendre cette théorie, prati-

---

(1) Le Traducteur a saisi autrefois la même idée; & a fait un petit Conte Philosophique, sous le même titre.

(2) *Parvulus sum ; sed vivit in Caelis Pater meus, & idoneus est mihi tutor meus.* Aug. Conf.

que: je suis heureux , autant que l'on peut l'être dans un lieu d'épreuve & de non-permanence; je suis heureux , par l'espérance & par la confiance certaines , que je le deviendrai de plus en plus . Je sais que je dois faire place ici , sur la terre , à d'autres êtres , perfectibles comme moi ; mais j'en prendrai une en échange , au-dessus des atmosphères nébuleuses de notre système planétaire , & je n'y serai pas moins heureux (1) .

En attendant , ( car il faut que je le redise encore : l'on ne sauroit

---

(1) Cette douce persuasion , cette certitude , sont l'objet de l'*Entretien XXII. le Chant du Cygne , ou , l'Immortalité.*

trop répéter, ce qu'il est si important de savoir & de pratiquer :) en attendant, si j'aime, si j'approuve tout ce qui m'environne ; si je me complais dans chaque anneau de cette grande chaîne , que Jupiter , selon une autre belle image , tracée par le Prince des poëtes , que Jupiter tient en sa main , & qui descend du haut de l'Empyrée , jusques au fonds de l'Espace ; si je me délecte sans mesure & sans fin dans celui qui a créé la Sagesse & tient la Puissance (1) ; si aucun atôme de l'espace , nul point du tems ou de l'éternité ,

---

(1) C'est la belle expression du livre de *Job* ; *in Omnipotente delectari.*

ne peut se trouver , où je ne puisse & ne doive dire : J'AIME & TOUT EST BIEN : si mon amour est vif, s'il est immense, comme il doit l'être , puisqu'il trouve un objet immense & digne de lui<sup>(1)</sup> ; si mes goûts satisfaits , si mon amour jouissant , vont croissant toujours , toujours perfectibles : Bonheur, Félicité ; Félicité suprême ! ô ! Te voilà ! Je m'y jette sans hésiter ; & dis moi bien vite , Théogène , s'il est possible qu'il y ait une autre espèce de Félicité ?

---

(1) Dieu étant trouvé , rien , après cela , n'est introuvable .

L' A V E U G L E

D E L A

M O N T A G N E .

*E N T R E T I E N S*

*PHILOSOPHIQUES.*



# ENTRETIEN XXIII.

LA SAGESSE DES ANCIENS.

A MONSIEUR LE SENATEUR

COMTE LOUIS VICTOR

SAVIOLI.

*Quo propius aberat ab ortu et divina progenie Antiquitas, hoc melius ea quae vera erant, cernebat; et religionem, quae iuncta erat cum cognitione naturae, propagabat. CIC.*

**V**ous voulez donc que je vous parle histoire? Mais l'histoire vaut-elle la peine qu'on s'en occupe? Que nous apprend-elle, si non des erreurs, des sottises, ou les crimes du genre humain; &

celà, même lorsqu'elle dit vrai, ce qu'elle ne fait pas toujours. - Voilà comme nous parlent vos philosophes.

Non, Théogène, il n'en est pas ainsi. L'histoire, lorsqu'elle est bien digne de ce nom, ne tient pas seulement registre de nos erreurs ou de nos méprises: elle nous retrace encore la doctrine et les vertus des tems passés; elle nous fournit des instructions pour tous les âges. Toutes les fois qu'elle ne fait pas celà, c'est à l'historien seul qu'il faut s'en prendre. C'est lui qui a mal vu, & qui nous rend plus mal encore ce qu'il a vu à sa ma-

nière. Mais qui l'a chargé de son microscope? Qui lui a remis entre les mains le prisme, au moyen duquel tout change de face ou de couleur? Non: la Muse de l'histoire, qui est celle de la vérité, n'inspire pas toujours celui qui fait semblant d'écrire sous sa dictée. Et décerne qui voudra, dans les conventions nationales de la Grèce, des couronnes à un Hérodote; qu'on donne le nom de toutes les Muses à ses écrits: ces témoignages peuvent être flatteurs pour l'écrivain qui les obtient; mais ils ne donneront jamais aucune réalité à des fables, ni de la consistance à de

pures fictions. Ils ne feront pas goûter à un esprit juste, l'absurde de tant d'origines empruntées, ni cette multitude de contes puérils, même avec toutes les explications qu'y ont données nos Paléphate (1) & nos Plutarque. Un lecteur judicieux repousse ce qu'on lui montre ainsi :

*Quodcumque ostendis mihi sic,  
incredulus odi.\**

Une nation légère à l'excès, n'aimant à se repaître que du merveilleux, opposant ensuite aux

(1) V. PALAEPHAT. *De incredibilib. Historiis*. PLUTARCH. *passim*.

\* *Horat.*

récits les plus authentiques des doutes sans fin, toutes les petites façons des esprits foibles & la courte mesure de ses connoissances, son ignorance en un mot & sa paresse : tout celà a gâté l'histoire d'une manière presque incroyable & a dérouté la plupart des historiens. Hérodote eut la foiblesse de se prêter au goût d'un peuple jusqu'alors sans culture ; il se livra à l'esprit de son siècle, qu'il auroit dû réprimer. Il avoit assez de talens pour celà. Il eut, il est vrai, la bonne foi d'avouer, qu'*il ne croyoit pas tout ce qu'il écrivoit*. Mais pourquoi donc écrire ? Hécatee

de Milèt, quoique natif d'une ville dont les fables ont pris leur nom & les premiers romans leur origine; Hécatée plus judicieux que notre Hérodote, plus ancien encore que lui, annonce qu'*il n'écrit les choses que comme elles lui paroissent vraies*. Il accuse publiquement la légèreté de sa nation. *Les propos des Grecs, dit-il, diffèrent beaucoup les uns des autres, & sont, à mon avis, souvent bien ridicules*. Quel dommage que les narrations d'un homme aussi véridique & d'un aussi grand sens, ne soient pas parvenues jusqu'à nous? L'ignorance & le goût des lecteurs,

la complaisance des écrivains, nous ont travesti l'Antiquité; elle s'est trouvée de bonne heure toute enveloppée de fables: car Hécatee vivoit dans des siècles bien reculés, & l'empire des fables s'est bien aggrandi encore dans la suite. Les Latins, ayant poussé leurs conquêtes dans la Grèce & dans l'Asie, ont recherché sur la vanité des légers & crédules habitans de ces contrées. Juvénal, ce peintre plein de force & de vérité des vices de son siècle, disoit avec indignation:

*Quidquid Graecia mendax  
Audet in historia:*

& Horace, le poëte du bon sens ,  
a observé, que

*Graecia capta ferum victorem  
cepit, et artes*

c'est-à-dire, les arts qu'elle cul-  
tivoit, l'art de revêtir la fable  
de tous les agrémens de la poésie  
& de l'éloquence, l'art de don-  
ner un corps à des phantômes :

*et artes*

*Intulit agresti Latio.*

Sur quoi le vieux Caton s'étoit  
déjà expliqué ouvertement. Il s'é-  
toit écrit avec force, en parlant  
des Grecs : *Gens ista, quoties-*  
*cumque literas suas dabit, omnia*  
*perdet.\** Caton fut prophète.

---

\* *Plin.*

Ne dépouillons pas pour cela les Grecs ni le père de l'histoire, de la gloire qui leur est si justement acquise. Leurs narrations sont pleines d'intérêt & de charmes. Un esprit solide sait en tirer parti, comme l'abeille tire du miel de la plante, même la plus méprisée de nos bruyères. Mais le tems viendra, & il est déjà venu peut-être, où les générations enthousiastes étant passées, leurs écrivains passeront aussi, ou du moins seront remis à leur place & appréciés à leur juste valeur.

Le tems dévoile tout. L'Antiquité se débarrasse, tôt ou tard,

de ses liens ; elle trouve le moyen de jeter ces langes enfans , dont des fils peu respectueux ont enveloppé leur mère . Elle nous dit alors , cette mère du tems présent : Me voilà sous mon vrai costume , le seul qui me convienne . Comment a-t-on voulu m'affubler de toutes ces bizarres parures , dont j'étois l'ennemie déclarée ? Qui a pu assez se méestimer , assez mépriser ses contemporains & les hommes en général , pour les repaître de tant de vains mensonges , de tant de chimères ? Les vieilles femmes de Thessalie n'en berçoient pas leurs enfans . Et c'est là ce que

nos *Varron*, ce que nos *Plutarque* recueillent, commentent & expliquent? O Rome! O Lacédémone! O Athènes! Vous n'aviez donc pas d'autre éducation à donner à cette jeunesse, que vous prétendiez élever pour la gloire & pour la vertu! C'est là votre sagesse! Ce n'étoit pas celle des *Anciens* au moins. Et ces Celtes, que vous traitiez de barbares; & les Osques & les Pelasgues, qui habitoient, avant vous, le sol de l'Ausonie & de l'Attique; le bon Evandre, dont la chaumière couvroit une partie de la colline que cache aujourd'hui le Capitole: les Celtes, les Pelas-

gues, Evandre, les Osques & les Aborigènes, avec toute leur rudesse & la grossièreté de leur langage, en savoient cent fois plus que vos Callimaque & vos Pindare. Leurs hymnes célébroient la gloire du Dieu créateur de l'Univers, le père, l'ami des humains & de toutes les intelligences. Les sentimens du cœur accompagnoient ces hymnes & les rendoient agréables à la Divinité, profitables aux hommes, qui en faisoient leurs délices. Dieu veut des cœurs, Théogène, & il ne veut que cela : mais il en veut le sacrifice absolu. Est-ce trop pour celui à qui

tout est dû, parce que tout est en lui & par lui? Non, certainement. Aussi c'étoit là le culte, c'étoit la sagesse des premiers âges, celle des nations primitives.

C'est cette même sagesse qu'il nous faut scruter; c'est le seul objet digne de la philosophie de l'histoire. Et qu'avons-nous fait jusqu'ici, à cet égard? Que faisons-nous tous les jours? Nous nous occupons sérieusement, dans nos Lycées & dans ces Académies si multipliées, des recherches les plus frivoles. Nous discutons gravement, quelle forme peut avoir eue la faucille de Cères, ou le

sistre d'une Isis ; la chaussure d'une Grèque , ou la mitre d'un Persan . Tout cela est très-important sans doute & nous fait bien connoître l'antiquité ; si par antiquité on entend ces bronzes , ces marbres mutilés , que nous trouvons loin ou près de Corinthe , dans le lit du Tibre ou dans celui du Nil ! Mais , de bonne foi , sont-ce là les vrais représentans des nations passées ; les témoins avérés & irréprochables de l'origine du monde ? Quoi ? Des magots déterrés au hasard , la plupart gâtés par la main du tems , ou venant de faiseurs peu instruits , de quelques apprentifs

peut-être, fort éloignés des siècles comme des talens des Phidias & des Praxitèle; tout cela seroit devenu assez important, pour mériter de notre part tant d'enthousiasme & une espèce de culte? Je ne saurois le croire. Et quand les Praxitèle ou les Phidias auroient fait ces chef-d'œuvres, ces artistes ne vivoient-ils pas déjà sous le règne des fables, & leurs compositions ne s'en resentoient-elles pas? Elles ne peuvent donc nous apprendre que ce que leurs auteurs avoient appris eux-mêmes; & sur-tout, elles ne nous donneront jamais de fort grandes lumières sur les tradi-

tions primitives. Un mot, une étymologie bien avérée & fournie par ce peuple *ancien* (les Celtes), nous sert souvent mieux, que mille Hercules, Grecs ou Toscans, à demi rongés par la rouille, ou que de vieilles HERMATHENAE.

Nous devrions nous montrer d'autant moins avides de curiosités de ce dernier genre, (quoique curiosités pourtant) qu'il nous reste assez d'autres monumens, dignes de notre admiration & de nos recherches. Nous les avons continuellement sous les yeux, & il ne nous vient pas dans la pensée de les regarder,

de nous en servir ! Je vous l'ai déjà dit , Théogène ; lorsque les livres nous manquent , les mots nous restent . Ils sont plus anciens que les livres , puisque les livres en sont composés . Attachons-nous donc aux mots , pénétrons-en toutes les profondeurs . Que ne nous a point appris celui de ΤΗ'ΟΤ , GOD , ' LE BON (1) ? Que ne nous dit pas le nom de ΝΥΜΑ , ajouté à celui d'un Pompilius (2) ? Ah ! quand on ne nous auroit pas assurés , que dans les premiers âges de Rome on n'a-

---

(1) V. Entret. XXVII.

(2) V. S. AUGUST. *de Civit. Dei.*

voit point élevé des temples à Venus, à Mars ou à Vulcain ; ni à une JUNON, qui n'est que le nom générique de la femme (1) ; de la femme plus respectée des Anciens, c'est-à-dire, des Celtes, qu'elle ne l'a jamais été chez les

---

(1) Γυνή chez les Grecs, & *Gone, gonde, gunde*, chez les Teutons & les Celtes, veut dire *la Femme*. De là, *Fredegonde* ; ( *la Dame de la Paix* : ) *Cune*, ou *Kuhnegonde* ; ( *la Femme prudente* : ) *Adelgunde*, ( *la Dame noble* , ) &c. C'est toujours *Madame Junon* ; d'autant plus que la plupart des peuples prononcent le Γ, ( G , ) comme les Italiens, les Français le prononcent . *Regina*, ( *Rejina* , ) *Gymnase*, ( *Jymnase* ; ) &c. &c.

autres nations, ou dans les plus beaux siècles de la Grèce (1) : quand les livres rituels de Numa n'auroient pas été abolis par les sages Quirites(2), le seul surnom de NUMA m'en auroit dit assez. Il m'auroit presque convaincu, sans d'autres preuves, ( qui au reste ne nous manquent pas, ) que ce sage législateur, qu'on a été chercher chez un peuple voi-

---

(1) Voyez TACITI *Germania*. Voyez encore ce qu'Euripide, dans la plupart des pièces qui nous restent de lui, ce que d'autres Ecrivains, tant poètes que prosateurs, nous disent, parmi les Grecs, au sujet des Femmes.

(2) V. TITE LIVE.

sin & long-tems ennemi , pour adoucir les mœurs des premiers habitans de Rome , ne peut avoir été qu'un homme de bien , un adorateur , un ami de Dieu , un bienfaiteur des hommes : que sa religion doit avoir été fondée sur les principes les plus simples , & par conséquent les plus vrais & les plus sublimes . Voyez après lui un Zaleucus , un Charondas , tous ces anciens précepteurs des nations . Une partie de leurs loix est parvenue jusqu'à nous ; & voyez comme les motifs qu'ils nous en donnent , comme leurs préfaces sont touchantes ! Tant s'en faut qu'ils ayent cru devoir

bannir DIEU, ТН'ОТ, le BON, le NUMEN, de leur politique ou des monumens de leur prévoyance : ils n'en reconnoissent point d'autre principe . C'est là TOUTE LEUR SAGESSE . Aussi ce fut l'oubli de ce principe qui, seul, a renversé leurs loix ; qui a détruit Locres & Lacédémone, Rome & Athènes . Heureux les commencemens de ces Etats, jadis si florissans ! Mais que ce temps a été de peu de durée !

Nous nous occuperons une autre fois & plus en détail, Théogène, des efforts prodigieux qu'ont faits, dans tous les tems, les plus grands hommes de l'Anti-

quité <sup>(1)</sup>, lorsqu'ils ont voulu ramèner leurs semblables à une conduite & à des mœurs plus dignes de ce grand-principe, à un culte & à une morale plus raisonnables. L'idolatrie & la superstition ne furent jamais un culte, vous le savez : ils n'ont été qu'un vain simulacre, une simagrée. Et les mœurs publiques, lorsqu'elles furent une fois tombées, ont tout entraîné dans leur chute. Mais nous verrons tout cela une autre fois. Contentons-nous aujourd'hui de jeter un coup d'œil rapide sur la doctri-

---

(1) V. l'Entret. XXV.

ne des Anciens; sur ce que les Druides enseignoient dans leurs forêts ou dans leurs temples, les Hierophantes dans leurs Mystères, Pythagore, le bon, le savant, le saint Pythagore à ses disciples, durant ce long & religieux noviciat qu'il leur faisoit faire. Etudions les dogmes & les préceptes que Socrate développoit, avec tant de patience & de force, inculquoit avec tant de persévérance & de douceur au milieu d'Athènes, aux Alcibiade comme aux Platon; Socrate, le plus aimable de tous les Grecs, au sujet duquel le plus grand homme de l'ancien-

ne Rome s'est écrié avec cette chaleur de l'admiration & de la gratitude: *O ! Socrates & Socratici viri ! numquam vobis gratiam referam !* Non , si je vivois mille siècles & des siècles entièrement consacrés à ma reconnaissance , ce seroit peu, ce ne seroit rien que d'employer tout cela à célébrer vos bienfaits , à propager votre doctrine. Mais quelle a été cette doctrine ? Que nous prêchoit Socrate , qu'enseignoient les Druides ? N'entassons pas des citations. (1) Tous

---

(1) V. *Le Système intellectuel du monde* , de *Cudworth* ; & *Bruckeri* ,

les livres en sont pleins, & le monde est plein de livres; mais peu nous présentent des résultats bien faits. La plupart montrent l'auteur; & il seroit plus juste qu'en faisant oublier celui-ci, on nous montrât & fît aimer davantage la doctrine (1): point ce clinquant de la nouveauté, qui ne fait qu'éblouir, ou qui étonne par ses parado-

---

*Historia critica Philosophiae.* 6. vol.  
4.º Deux ouvrages excellens.

(1) *Sapientiam omnium Antiquorum exquiret Sapiens . . . . . Occulta pro-verbiorum exquiret, et in absconditis parabolarum conversabitur.* Ecclesiast. c. 39.

xes, mais la doctrine primitive .  
Voici donc le précis de cette doctrine, les maximes favorites d'une Philosophie, qui n'avoit pas encore fait ces sublimes découvertes des tems postérieurs; qui ne s'inclinoit point devant les molécules organiques, ni ne s'extasioit à la vue des atômes; qui ne connoissoit point, & qui n'auroit peut-être pu comprendre ces séries plus ou moins interrompues d'essais infinis d'une nature qui marche à tâtons, je veux dire, du hazard. L'ancienne Philosophie croyoit, lorsqu'elle voyoit une machine semblable à nos horloges, qu'elle

étoit dirigée par l'intelligence d'un ouvrier : qu'un livre , tel que l'Iliade , ou quelque ouvrage de Platon par exemple , avoit eu besoin de l'intention & de l'arrangement d'un auteur ; en un mot , que l'Univers avoit un Dieu , pere de l'ordre & de tous les humains , qui s'occupoit d'eux , récompensoit les bons & punissoit les méchans ; & qui , ayant fait des créatures capables de le connoître & de l'aimer , devoit être connu & aimé d'elles : que c'étoit là le culte (1) que l'Etre infini

---

(1) Nous devrions trop copier , & en partie , le grand Cicéron , tant persuadé de l'existence d'un Dieu créa-

demandoit des intelligences; & celà pour leur bonheur, pour leur intérêt, & non pour le sien. Pourroient-elles être heureuses sans connoître leur origine, sans aimer leur auteur? Et Lui, pouvoit-il avoir besoin de quelque

---

teur & rémunérateur, si nous nous mettions en devoir de faire ici des citations. Je ne puis m'empêcher au reste d'en faire deux ou trois, & de transcrire quelques passages des plus anciens Philosophes Pythagoriciens. Un Chrétien, & un Chrétien fervent, ne pourroit pas mieux dire.

Ψυχῆς ἀγνῆς τόπων οἰκοιότερον ἐπὶ γῆς οὐκ ἔχει Θεός.

*Animo casto et puro locum convenientiorem in terris non habet Deus.*

chose , Lui , qui a tout fait , qui a tout tiré de son essence infinie ? Les Anciens , plus métaphysiciens que nous , parce qu'ils étoient moins distraits , moins occupés de tous ces usages de société , ou de ce que nous appellons *Sciences* ; les

---

Τὸ ἐνθεον φρόνημα διαρκῶς συνάπτει Θεῷ· χωρεῖν γὰρ ἀνάγκη τὸ ὅμοιον πρὸς τὸ ὅμοιον.

*Mens pia solide nos Deo conjungit: nam simile simili adjungi necessum est.*

V. DEMOPHILI *Sententias Pythagoricas*; ap. TH. GALE, *Opusc. Mythol.*

*Honor summus Deo, scire eum et imitari.*

SEXTI PYTHAGORICI *Sententiae*, ap. TH. GALE.

Anciens comprenoient à merveille ces grandes vérités , & des cœurs purs les goûtoient : ils en faisoient leurs délices . Ils croyoient , ( les Anciens ) que tout ce qui étoit une fois , étoit toujours ; que les êtres pouvoient bien changer de relations , qu'ils étoient perfectibles <sup>(1)</sup> ; mais que , dans le sens que nous donnons au mot de *mourir* , rien ne *mouroit* dans l'Univers <sup>(2)</sup> . On étoit persuadé que tout le bonheur ,

---

(1) V. Entret. XIII. ou DE LA PERFECTIBILITÉ .

(2) V. Entret. XXI. ou DE LA MORT ; & le XXII. , LE CHANT DU CYGNE , ou L'IMMORTALITÉ .

toute la gloire des Intelligences, étoient, de VOULOIR ET DE FAIRE COMME DIEU ET AVEC DIEU. Doctrine sublime; & qu'on n'exprimoit peut-être pas de la manière que je le fais ici; parce que les relations des mots & des termes ont changé; mais c'étoit la doctrine, O! Grecs! de ceux que vous appelliez Barbares! De là découloit cette conséquence si naturelle, si simple & si aimable, principe de toute administration, de tout ce que les hommes ont appelé Politique, Economie, Gouvernement: qu'il falloit par-tout CONSERVER L'ORDRE, CRÉER OU PROPAGER 'LE

BONHEUR ; nulle part le détruire. Avec de tels principes , au milieu de maximes pareilles , le monde ne pouvoit qu'être heureux : & il le seroit encore. On maintiendroît la paix dans les familles ; le bonheur domestique & la tranquillité publique regneroient en même tems. On verroit conservées la foi , la sainteté dans les mariages <sup>(1)</sup> ; la santé , la force , la beauté de la jeunesse . Les besoins insatiables de la cupidité , & les querelles qui en naissent , n'existeroient pas .

---

(1) *Casta pudicitiam servat domus .*  
 VIRG. Georg. II.

Un travail modéré seroit à la fois une nécessité & un plaisir. Serroit-il question d'aller à la guerre? (ce qui n'arrivoit pas souvent dans les tems & chez les peuples dont nous parlons:) on le feroit avec intrépidité. Non pour faire des conquêtes, & , en ravageant la terre, faire des milliers de malheureux: on le feroit pour se défendre contre un injuste agresseur. La vertu & la gloire se trouveroient par-tout; et si l'on rencontroit quelque-fois la mort; la mort, que notre ignorance & nos vices ont rendu si hideuse, ne seroit, pour nos sages, que le commencement d'u-

ne vie nouvelle (1), une continuation ou un perfectionnement du bonheur. Théogène, de douces larmes m'inondent le visage : la sensibilité étouffe ma voix. Pardonnez à un vieillard qui aime à vivre dans les tems passés, ou à se jeter, par l'espérance,

---

(1) V. le *Somnium Scipionis* de Cicéron, de Cicéron toujours admirable, toujours touchant, lorsqu'il s'agit des vérités anciennes, éternelles. Voyez encore ses *Tusculanes*.

Lorsque les fureurs de la guerre, qui tourmentent l'Europe, auront cessé, nous donnerons ces deux ouvrages du plus illustre des Romains, & le ΠΛΑΞΟΝ de Platon, imprimés avec cette correction & cette élégance, qui sont

dans un avenir plus heureux. Toutes les fois, je l'avoue, que je fais le parallèle des mœurs anciennes avec les nôtres; lorsque je considère ces désordres, cette anarchie, cette multitude, & le silence à la fois des loix, soit de la grande, soit des peti-

---

propres à un des plus illustres Artistes, en ce genre, (à M. BODONI,) Artiste qui veut bien se charger de nos bagatelles philosophiques; & ce sera l'*Essai* ou l'avant-coureur d'une édition complète de CICERON & de PLATON, dans le goût du TACITE qui est présentement sous-pressé, & de tant d'excellens classiques Grecs, Latins & Toscans, que les mêmes presses nous ont déjà donnés.

tes sociétés; le luxe de nos palais, la mal-proprété de nos cabannes; les besoins de la nature par-tout remplacés par mille besoins factices ou insatiables, j'éprouve ces contractions si douloureuses, & en même tems, mais dans un autre sens, si délicieuses, que vous me voyez éprouver. Pardonnez, Théogène, & concluons: & que cette conclusion soit sans cesse présente à notre esprit, lorsque nous étudions l'histoire. Concluons que les Anciens, & surtout ceux qu'il nous a plu d'appeller du nom de *Barbares*, en savoient autant ou plus que nous. Leur doctrine, leur conduite, a-

voient pour base cet abrégé de toutes les vérités, de tout ordre & de toute justice, la connoissance, & l'amour d'un Dieu, l'Auteur de notre être & la source de toute beauté. Les Anciens étoient persuadés que Dieu n'avoit pas créé l'homme méchant, mais foible & perfectible; que les soins de le ramener à des maximes pour lesquelles il étoit fait, ne lui avoient pas manqué; mais qu'en lui rappelant ces maximes, elles devoient être pratiques & étincélantes dans toute sa conduite, dans chaque action de sa vie; sans quoi nous devenons doublement coupables: coupables d'a-

gir mal & contre nos propres intérêts; coupables d'agir contre nos principes. Quelle reconnoissance, mon cher Théogène, le genre humain ne doit donc pas aux sages de tous les tems, aux Instituteurs, aux Réformateurs de l'humanité si souvent dégradée, abrutié; aux Pythagore, aux Numa, aux Socrate; aux Magés de l'Orient, aux Druïdes de l'Europe, à ces vrais Philosophes de tous les âges, qui ont donné au Monde de telles leçons, & l'ont instruit par des préceptes à la fois & par des exemples!

*Quique Sacerdotes casti dum  
vita manebat;*

*Quique sui memores alios feceré merendo!* (1)

Ils ont été, si non des divinités sur la terre, au moins l'image la plus parfaite de celui qui a fait la terre & les cieux & Eux: image touchante pour quiconque a encore un cœur, & a sçu se conserver des yeux pour voir & admirer des beautés immortelles! Qu'ils soient donc (ces Sages,) l'objet éternel de notre vénération; tandis que les Diagoras, les Protagoras, les Velleji (2),

---

(1) *Virg.* Aeneid. L. VI.

(2) Diagoras fut surnommé l'Athée: Protagoras chassé comme tel. Quant à C. Vellejus, voyez Cicéron *De Nat.*

tous les esprits de cette trempe, deviendront un jour l'anathême du genre humain, haïs & détestés, s'il peut jamais être permis de haïr ou de punir quelque chose, pour quiconque n'est pas chargé de la vindicte publique. Les Druides l'étoient. De là leur soin de retrancher de la société ces êtres pervers & pervertissans, qui corrompent le monde & détruisent la société. On a appelé celà, dans certains tems, *sacrifier des hommes à Dieu, à Dieu con-*

---

*Deorum.* On y trouve ses incessables objections contre Dieu & contre la Providence.

servateur de l'Ordre & Père des humains; comme on a dit, sacrifier les malfaiteurs à la loi, à la sûreté publique. Et plutôt à Dieu qu'on n'eût jamais cessé de le faire ! Il n'y auroit pas tant de désordres sur cette terre, où nous sommes si souvent obligés de nous lamenter aujourd'hui, avec le Poëte :

..... *Fugere pudor, verum-*  
*que, fidesque;*  
*In quorum subiere locum frau-*  
*desque, dolique,*  
*Insidiaeque & vis, & amor*  
*sceleratus habendi (1).*

---

(1) OVID. *Metamorph.* L. I.

Au reste les Grecs ont trouvé, dans ces expressions innocentes, de la matière encore à leurs fables. Ils ont dit, & écrit, que *les Gaulois immoloient des victimes humaines à leurs Dieux*: calomnie, je ne dirai pas atroce, mais ridicule, pour quiconque connoit les langues, les formes & les usages anciens (1). C'est donc une sottise, mais qui ressemble à bien d'autres, à celle, par exemple, qui a fait donner, par Hérodote, à tant d'ex-

---

(1) Une de ces formules, chez les Romains, lorsqu'ils condamnoient quelqu'un, étoit: *Lictor, Lege, age.*

pressions de l'histoire ancienne, & principalement de celle de l'Égypte & de la Judée, un sens ridicule ou bizarre. L'Histoire a méconnu jusqu'à l'aimable ironie de Socrate; de Socrate, si voisin du tems dont nous parlons: car nous ne touchons pas ici ni aux tems de Pythagore, ni à ses dogmes (1), qui n'ont été mis en écrit que plusieurs siècles après; nous touchons encore moins aux tems antérieurs à Cadmus & à l'introduction des lettres dans la Grèce. Socrate donc, après

---

(1) Il en sera parlé dans l'ENTRÉE. XXIV.

avoir bu la ciguë & mourant , or-  
 donne qu'on sacrifie un coq à E-  
 sculape . C'étoit comme s'il avoit  
 dit , avec le grand Scipion : ,, Voi-  
 ,, ci que je commence à me por-  
 ,, ter bien ; j'entre dans une vie  
 ,, nouvelle (1) . Allons , mes a-  
 ,, mis , remercions-en le ciel . ,,  
 Ou , ( si on veut interpréter son  
 intention d'une autre manière ,  
 non moins spirituelle & juste , )  
 Socrate , conservant jusqu'à la fin  
 son caractère & son goût pour  
 son trope favori , mourant mar-  
 tyr de l'unité de Dieu , se mo-

---

(1) V. LE SOMNIUM SCIPIONIS. *Ve-  
 stra quae dicitur vita , mors est. CIC.*

que, mais toujours doucement & à sa manière, il se moque des superstitions des Grecs, qui immoloient un coq au pere de Podalire & de Machaon, au Dieu de la santé, lorsqu'ils sortoient de maladie. Notre Philosophe avoit déjà les jambes froides & couvertes du manteau funèbre (1), la mort enfin sur les lèvres, lorsqu'il parloit ainsi. Les Aristophane d'alors prenoient néanmoins ces discours à la lettre, comme ils ont fait de nos jours. Ils étoient bien aises de représenter un Socrate

---

(1) V. le PHAEDON de *Platon*, à la fin.

foible, versatile, lâche & repentant. Le peuple, & beaucoup de savans sont peuple, ( j'excepte assurément Platon, Xénophon, & leurs disciples, ) le peuple les croyoit; & la postérité nous a forgé un Socrate bien différent du véritable, comme elle nous a forgé un Pythagore & tant d'hommes illustres, entierement à la mode des Athéniens. Tant ces Athéniens avoient l'esprit pénétrant & juste, sur-tout en fait de morale! Mais ne parlons plus du vulgaire des Grecs; on pourroit croire que je veux battre le sein de ma nourrice, ou que je suis prevenu contre

des Ecrivains , que vous savez combien je respecte. Soyons justes seulement à l'égard de nos Celtes , trop long-tems méconnus ; soyons reconnoissans envers nos maîtres, sur-tout en fait de religion & de morale. Pour moi , Théogène , j'ai désiré de vous faire connoître une espèce de chimère; de vous montrer le cheval de Troye, dont sont sortis tous ces Ulysses modernes qui ont incendié, non la sacrée cité d'Ilion, mais celle de la vérité; & qui nous ont défiguré entièrement la beauté & la simplicité de l'Histoire.

---







L' A V E U G L E

DE LA

MONTAGNE.

*ENTRETIENS*

*PHILOSOPHIQUES.*



## ENTRETIEN XXVII.

### LES LANGUES & leur ETYMOLOGIE.

*Qui connoitra les Noms ,  
connoitra les Choses.*

Platon

**M**on Fils, ne méprisons point les autres Nations: elles ont toutes un caractère d'originalité, & beaucoup de choses à nous apprendre. Ne méprisons point sur-tout celles qu'il nous a plu d'appeller *Barbares*. Nous ne savons d'abord pas trop ce qu'on a voulu désigner par ce nom,

ni s'il a été donné pour noter la louange ou le blâme. Ce que nous appellons politesse, atticisme, urbanité, n'est souvent qu'un vernis, inventé pour cacher nos défauts, trouvé pour couvrir des grands ridicules ou des vices plus grands encore. N'en soyons donc pas si fiers. Athéniens, comme nous nous glorifions de l'être depuis plusieurs siècles, assez longtemps nous avons passé pour le peuple le plus poli de la terre; efforçons nous d'en être le peuple le plus juste & le plus grand. Sans nos arts, ( enfans du luxe, ) sans nos déhors, imposans ou aimables, nos voisins valent quel-

que chose encore. Ils valent même mieux que nous, dès qu'ils sont, plus que nous, amis de l'ordre, amis de la justice. Leurs instituts, leurs usages, leur idiôme sur-tout, pour être plus simples, n'en sont que plus dignes de notre curiosité; ils nous ramènent aux connoissances primitives du genre humain, ils nous font rémonter jusqu'à l'origine des choses, dont il n'auroit jamais fallu tant nous éloigner. Dans la société, à la longue tout devient si factice! Les Sciences et les Arts, mille objets s'y perfectionnent; cela est vrai: mais il y en a mille autres aussi qui

s'y détériorent, qui y contractent une dépravation graduelle, ou y reçoivent un anéantissement successif. Tant est grand le pouvoir de l'exemple et celui de la coutume !

IL NOUS faut donc retourner quelquefois sur nos pas. Il le faut aux Nations, comme aux Individus. Mais il faut le faire avec ordre & tranquillité; sans secousses, sans convulsions, sans déchiremens. Il faut consentir à s'appetisser, plutôt que vouloir s'aggrandir, si l'on veut redescendre jusqu'au berceau des sociétés, & s'élever ensuite à des hauteurs,

non gigantesques, mais aux vraies hauteurs de la Nature. C'est là la sagesse; c'est là cette ancienne Philosophie, dont nous parlions l'autre jour, & que les Vieillards de l'Egypte rappelloient aux Platon, aux Pythagore, à ces voyageurs célèbres qui parcouraient autrefois la terre pour s'instruire, & non pour régenter leurs semblables; pour recevoir des lumières, & non pour donner des vices ou des travers, comme nous faisons, aux peuples étrangers chez qui nous nous rendons, en échange de leur or ou de leurs marchandises. L'instruction, la vérité, la vé-

rité pure & céleste, & non ces désolantes doctrines qui se bornent uniquement à cette vie; la grande & primitive morale des Nations, voilà, voilà quel étoit le premier, le seul objet, peut-on dire, de la curiosité des anciens Philosophes, l'objet de leurs recherches. Que nous importe en effet tout le reste? N'avons-nous pas sous la main tout ce qu'il nous faut ici-bas pour soutenir notre frêle existence? Faut-il l'aller chercher au loin? Le bonheur seroit-il placé pour nous au delà des monts Riphées, ou des colonnes d'Hercule?

Théogène, que les connoissances, que les principes, que les maximes & usages des autres peuples ne soient donc jamais un objet de dédain ou d'indifférence pour nous. Attachons-nous à les bien connoître; &, par-tout où nous en découvrons les traces, suivons-les avec soin. Si ces traces sont effacées de nos livres, nous les trouverons dans les noms, dans les mots: les mots & les noms sont plus anciens que les livres, puisque ceux-ci en sont composés. En rassemblant avec intérêt les familles éparées de ces noms, en réparant ce que le tems y a défiguré, ren-

dons aux mots , rendons aux choses cet air vénérable & antique , qu'ils ont perdu par notre faute , par la faute des hommes toujours amis de la nouveauté.

Enfin , pleins de cette estime universelle pour tous les hommes , de quelque nation , de quelque tems qu'ils puissent être , ne méprisons jamais ce que nous ne connoissons pas encore assez , & nourrissons constamment des pensées dignes de notre commune origine. Dans ces dispositions de l'esprit & du cœur nous parcourrons le globe entier ; nous promènerons nos regards sur tout ce qui l'habite

ou l'a jamais habité. Nous passerons d'Orient en Occident ; puis des plages brûlantes du noir Africain, & de son humble toit de roseaux, jusques aux huttes enfumées du glacé mais content Lappon & du paisible Samoïède. Par-tout nous trouverons, sous l'air le plus grossier, une foule de connoissances estimables, transmises de père en fils, & que l'ignorance de nos Sciences & de nos Arts n'a pu entièrement détruire, ou plutôt qu'elle a contribué à conserver; nous trouverons par-tout les traces d'une doctrine universelle & ancienne, qui marque, en traits

de lumière, les sillons d'une vérité éternelle & primitive.

C'EST aux Langues que nous devons principalement nous attacher : c'est aux Langues que nous serons redevables des plus importantes découvertes. Au milieu de cette grande diversité qui les caractérise, on observe une foule de mots semblables ; des noms, des phrases tout-à-fait parallèles : nous n'avons qu'à les rapprocher. Et de ces rapprochemens, souvent dûs au hasard (car il ne faut point ici de dessein formé, il ne faut point de tours de force,) de ces rappro-

chemens, qu'un tact moral, qu'un heureux tour d'esprit saisit, juge & apprécie, l'on voit sortir, par un élan subit, des étincelles qui étonnent, & qui, par leur clarté, nous découvrent la porte du plus majestueux édifice, ou nous conduisent à des cités entières. Plus d'un Herculanium existe encore pour les Sciences, plus d'un Pompeï nous reste à découvrir. Les ruines de Persépolis sont encore debout; le temple de la Minerve d'Athenes n'est pas entièrement renversé: le *Tempus edax rerum* en a épargné les plus belles parties. Passant, asseyons nous pour en prendre au moins

les dimensions , avant que la faux tranchante des siècles n'achève de les abattre .

EN sortant des plaines de Senaar , deux grandes familles , souches de deux grands peuples , se sont partagé la terre , qu'ils ont remplie de leurs descendans .

C'étoient les Celto-Scythes & les Sarmates . Les aînés ou Anciens , ( *die Alten* , *Chalten* , *Galaten* , *Gallen* , ) les Celtes , en un mot , ont tourné le mont Caucase ; & en tenant toujours la gauche , ils ont peuplé l'Europe & une partie du nord de l'Asie , depuis les Paludes Méotides jus-

ques au delà des Pyrénées & aux Colonnes d'Hercule. C'est là qu'ils ont été appelés *Celt-iberi* ou Celtes supérieurs; tandis qu'en deçà des monts, ils eurent simplement le nom de *Celtes*, *Galtes*, *Gallen*, *Wallen* (1) ou *Calen* (2).

Ces peuplades s'étant multipliées & divisées à l'infini, leurs noms aussi se sousdiviserent. Et

---

(1) Les habitans du Pays de *Walles* ou *Walen*, ou de l'ancien *Belgium* en Angleterre.

(2) Les habitans de l'Irlande, ou *Iberland*, pays *supérieur*, d'*au-de-là*, *über-overland*. ) sur-tout des côtes maritimes ou des dunes. De là le nom de *Cale-don*, *Caledoniens*: Dunes des *Calen*, des *Galen* ou *Gallen*.

ce sont ces noms , effets du hazard , ou de certains caractères distinctifs tels qu'il plait à la multitude de les remarquer , ce sont ces noms qui ont donné naissance aux *Scytes* , aux *Cimbres* ou *Cimmeriens* , aux *Osques* , *The-osques* , *Thusques* , *Toscans* , *Théotisques* , *Teutons* , *Goths* , *Germaines* , *Francois* , *Bourguignons* , &c. ; tous peuples dont l'origine , & jusqu'à la dénomination , est , pour la plus grande partie , parfaitement semblable . Différent par des simples dehors , c'est toujours le même peuple , frère aîné de l'Esclavon ou du Sarmate . Ce dernier eut l'Orient ,

c'est-à-dire , la Médie , la Perse , l'Egypte principalement pour partage , tandis que le premier s'établissoit en Europe .

Théogène , je ne saurois trop vous le répéter , on ne connoit pas assez le prix des anciennes Langues . Les moins cultivées en apparence , sont des trésors , pour quiconque sait s'en servir . Il n'y a que l'ignorant , qui comme le renard de la Fable , déprécie ce qu'il n'est pas fait pour atteindre . Gardons nous de ce travers d'esprit ; mais évitons en même tems une erreur contraire . Trop souvent énorgueillis de nos premiers succès , nous portons notre

espoir & nos prétentions trop loin; nous voulons tout expliquer, nous croyons pouvoir tout entreprendre, tout soumettre à nos raisonnemens, à notre calcul. Cette folie, (car c'en est une,) a souvent décrédité les sciences, et celle des Etymologies plus que toutes les autres.

Pour le vulgaire des hommes, & même celui des érudits, la science des langues n'est que la faculté d'employer un plus grand ou un plus petit nombre de signes & de paroles. On porte les clefs d'un grand nombre d'appartemens, sans jamais y entrer. Il n'en sera pas ainsi pour nous,

Théogène . Avec nos clefs nous ouvrirons , ( nous l'essayerons du moins , ) les souterrains du lac Moeris (1) & ceux des Pyramides ; les habitations des Bardes , & les grottes des Druïdes , peut-être irons-nous jusqu'aux souterrains d'Elephanta . Suivez-moi seulement . La route sera un peu longue ; mais elle pourra vous amuser . Si elle n'offre pas toujours des objets de la première

---

(1) *Moeris* , *Moer* , *Moeras* ; tout cela est du Flamand & du Hollandois , tout pur , & signifie , encore aujourd'hui , des eaux stagnantes , des lacs ; *Moeren* , *Vennen* , *Polders* , en langue Teutonnes .

importance, au moins vous y trouverez une grande variété de vues & de sites.

J'ai ramassé dans ma jeunesse, vous le savez, quelques provisions pour cette route. Né parmi les Osques, ( ce sont les Thyrréniens ou les Toscans d'aujourd'hui, vrai mélange de Scythes & de Sarmates; ) je fus élevé non loin de la Rhétie, dans cette partie des Gaules que les Romains ont appelée *Gallia Togata*. La langue des Celtes, ou des Teutons, devint ainsi presque ma langue maternelle. Je passai de là dans la Grèce, & je fis un long séjour à Athènes. Nou-

vel Anacharsis , j'aurois voulu aller rendre à la Scythie ce qu'elle nous a donné autrefois , un philosophe observateur , & visiter , sous cette dénomination , le Cimmerien , le Calèdonien , le Teuton ou Germain , & le Gaulois ; m'entretenir avec leurs *Adelberts* ou *nobles Bardcs* ; avec les *Bardcs du Nord* , ou les *Nordberts* ; avec ces hommes de beaucoup d'esprit & d'une haute stature , les *Langobards* ; passer de là chez les femmes Druïdes de la Germanie ; chez les *Aurunia* , les *Velleda* , chez les *Adeltrudes* , ou *Druidesses* illustres ; chez les *Es-trudes* , ou celles de l'Est ; chez

les *Rictrudes*, (1) les *Gertrudes*,  
 les *Waldetrudes*, &c.; ensuite  
 chez leurs frères, les Druides des  
 environs de l'ancien Chartres.

---

(1) *Rictrude*, la *Druide* riche; *Gertrude*, la *Druide* de la *Guerre*; *Waldetrude*, la *Druide* de la forêt. Il est singulier que le nom de *Druide* soit resté dans toute l'Europe aux seules femmes; preuve évidente que les premières *Druides* étoient toutes femmes: remarque que je ne sache pas avoir été faite par personne. Aussi Tacite, en parlant des *Germaines*, s'étend, lui qui ne s'étend jamais sur rien, sur le respect que les *Germaines* portoient aux femmes, qui étoient, pour ainsi dire, leurs prophétesses.

Mais si le nom de *Druide* n'est resté qu'aux femmes, celui de *Barde*,

Ils m'auroient initié à leurs mystères , à leur doctrine ; car ma docilité & mon respect m'en eussent rendu digne . En rapportant

---

en revanche, a toujours appartenu , & appartient encore exclusivement aux hommes . De là toutes ces terminaisons de noms propres Germaniques , en *Bert* ou *Bard* . Les *Norberts* , *Adelbert* ou *Albert* , les *Langobards* , dont nous avons déjà parlé . De là encore les *Dagobert* , ou *Bardes* à la dague , à l'épée ; les *Maubert* , ( nom qui vient non de *Mau* , mauvais ; mais de *Mal-bard* , le *Bard* du *mal* ou du *Mallus* . On sait ce que *Mallus* signifie chez les anciens Teutons & Francs ; *Locus Judicii* , *mallus publicus* . Les *Ricobert* , *Sigebert* , *Robert* , *Lambert* ou *Land-bert* , &c. &c. , sont du même genre .

ensuite dans ma patrie ce qu'ils m'auroient enseigné, j'aurois essayé de guérir nos chers Grecs, nos oisifs mais curieux Athéniens, de leurs préjugés innombrables, & de cette manie, qu'ils eurent en tout tems, de vouloir affubler de fables, plus absurdes les unes que les autres, les dogmes ou les opinions les plus faites pour être respectées. Que n'ont-ils pas débité sur le compte de ces pauvres Gaulois? Hé bien! leur aurois-je dit, *j'en reviens*: & votre Hérodote ne revenoit pas des Pyrénées, quand il vous disoit que c'étoit une ville; ni de chez les Scythes ou Arimaspes,

quand il contoit que ces peuples n'avoient qu'un œil. Malheureusement, il m'a fallu renoncer à ce projet. L'âge d'un homme ne suffit ordinairement pas pour remplir la plus petite partie de ses desseins. Les infirmités l'accablent & le conduisent bientôt à sa fin, que les voyages vont accélérant encore. Devenu d'ailleurs aveugle, j'ai senti, par cela seul, m'échapper tous mes projets. Je me déterminai en conséquence à me rapprocher de ma première patrie. Je m'établis sur cette belle côte de l'Appennin où nous voici, non loin de l'ancienne Grèce, de ce théâtre fa-

meux qu'ont illustré les Pythagore et leurs nombreux disciples, fondateurs ou législateurs de tant de cités & républiques célèbres, qui ont été les modèles des siècles suivans & la gloire de l'humanité. C'est là que je vous trouvais, au sortir de votre enfance; c'est là que j'espère d'achever ma course & que vous déposerez ma cendre. Pour moi, je m'enverrai bientôt dans des régions nouvelles, au delà du Temps & de l'Espace, régions de paix & de bonheur; d'où je vous dirai avec tranquillité & allégresse: *je vous attends, mon fils*. Mais revenons à nos Celtes & à leur langage.

Vous aurez sans doute quelque peine à me croire, si je vous assure qu'il doit avoir été très-ressemblant à l'ancien Egyptien ou Cophte, & qu'à bien d'égards il l'est encore. Rien cependant n'est si certain. Il y a encore aujourd'hui, entre plusieurs mots de ces deux langues, & entre les vérités qu'ils expriment, une frappante analogie. Prenons pour exemple ce qu'il y a de plus ancien & de plus respectable parmi les hommes, les noms que le Celte & l'Egyptien, de commun accord, ont donné à Dieu, à l'Auteur de la Nature, à la Nature elle-même. Ces noms sont *Thot*,

*The-ot*, *Theut*, *Theut-ata* ou *Theut-ates*: *Godt*: *Hermes*, *Osiris* ou *Orisis*, *Isis*. Chez l'Égyptien le nom de Dieu étoit *Thot*; & le Celte, le Germain, adoroit *Theut*, *Theut-ata*; (1) ou, ce qui revient au même, (car la différence n'est que dans le rétranchement de l'article & dans la manière plus ou moins forte d'aspirer le mot,) il adoroit *Godt*, *Guoda*, *Woda*, *Odin*; tous noms qui signifient la même chose, le Dieu de l'univers. (2) De *Thot*, *The-ot*,

---

(1) *Atta* veut dire Pere. Il le signifie encore chez les Frisons.

(2) *Got*, *Godt*, *Guoda*, *Woda* ou *Wodan*, sont la même chose qu'*Ot*, &

les Grecs & les Latins ont fait leur *Deus* & Θεός, presque sans y rien changer: & ce qu'il y a de plus remarquable, la racine du mot, qui est *Ot*, (car *The* n'est que l'article, tel qu'il est encore en usage dans les langues Teutonnes & Anglo-Saxonne; *G*, *GU*, n'est qu'une espèce d'aspiration ou de gutturale, dont les peuples septentrionaux aiment

~~~~~

littéralement & exactement notre mot *goet*, *gut*, *good*, qui, chez les Brabançons, Flamands, Hollandois, Allemands & Anglois, signifie *bon*, ἀγαθός; la même chose enfin que le mot *Ot*, dont notre Philosophe, bon Grammairien, va parler tantôt.

beaucoup à se servir;) la racine *Ot* est tout-à-fait Celtique. *Ot* y signifie *bon, ce qui apporte du bonheur, ce qui donne du succès*. (1) Elle est restée, cette racine, chez les *Osques*, chez les

(1) On dit encore aujourd'hui, proverbiallement même chez les Flamands, en Brabant & en Hollande: *het zal niet otten*; pour signifier cela ne réussira pas; Dieu ne bénira point la chose; & notre mot de *Loterie* ne vient que de là. C'est comme si on disoit: *la Otterie*. Si on dit de nos jours la *Loterie*, cela ne vient que d'ignorance; comme on dit aller à *Tergouw*; à *Ter-vuuren*; en répétant le prénom à, déjà compris dans le *ter*, teuton.

Bien plus; le mot *goed, gut, good*, qui chez les Flamands, les Allemands,

Aborigènes & les Latins. On la trouve dans leur Optimus, Ot-timus, superlatif de bonus: de maniere que Th'ot, The-ot, n'est autre chose que le Bon, Bon par excellence, le dispensateur souverain du Bonheur. Et quel nom pouvoit-on donner plus convé-

les Anglois, signifie *Bon*, est le pur *ot* des anciens Egyptiens & Celtes, comme notre philosophe l'observe plus bas, en parlant de *Godt*.

Les peuplades *Osques, Theosques, Toscanes, Gothes, &c.*, ont pris de la même racine le nom honorable de *Bons*; car *Goths, Osques* ou *Otsques*, désigne cela; tandis que d'autres peuples furent qualifiés de *Quadi; quaeden; die kwaeden*, les mauvais.

nablement à l'Être Suprême? Le monde primitif, en sortant des mains de son auteur, pouvoit-il le désigner par un autre? Qui nous a faits? Qui a fait tout ce qui nous environne? demandoit un pere à ses enfans. N'est-ce pas le Bon? Le très-Bon? L'*Optimus*? Je défie quiconque saura réfléchir sur la marche de l'esprit humain, autant que sur l'analogie des Langues, de donner une explication plus naturelle, plus convainquante. Celle que je propose, est toute entière dans le cœur de l'homme, comme elle est dans le génie des langues. C'est une vérité de sentiment; &

le sentiment, bien antérieur à tout ce qui s'appelle esprit, vaut seul une démonstration.

L'IDIÔME Celte, en nous faisant connoître l'origine de *Thot*, nous indique en même tems celle de *Got*, *Godt*, *Guoda*, comme je vous l'ai déjà observé, Théogène. La lettre *G*, *Gh* ou *Gu*, qui commence ces mots, ne s'y trouve que comme signe de cette aspiration favorite, dont les habitans du Nord se servoient, où ils pouvoient, d'une manière plus ou moins prononcée. La racine est toujours la même; c'est *Ot*, le positif d'*Optimus*: comme

la racine du mot *Celtes*, (*Cal-tai*, *Calten*,) est *Alten*, les *Anciens*. Toute la différence vient de la prononciation ; ce qui a lieu dans mille cas semblables. De sorte que cette observation doit servir de règle générale, & qu'entre les mains du philosophe étymologiste elle devient une toise presque universelle.

Hermes, *Osiris*, & sa subordonnée *Isis*, ces trois grands pivots de la plus ancienne théologie des nations, (dont on peut dire que l'Egypte a été la maîtresse,) vont nous présenter des développemens qui ne paroîtront pas moins naturels. Ils sont fon-

dés , ainsi que les premiers , sur des noms & des origines Celtiques . Analysons d'abord le nom d' *Hermes* . Un léger changement en écartera toute la difficulté .

Chez nos Grecs , comme chez les Romains , les lettres *R* & *S* s'échangeoient & se confondoient continuellement . Chaque page de nos lexicographes peut nous en fournir des preuves . Ne m'en demandez donc pas ; vous les avez sous la main . Ces preuves sont trop multipliées & trop faciles . Ce seroit d'ailleurs vouloir me ramener sur les bancs des grammairiens , que j'ai quittés , il y

a trop long-tems . Je suppose en conséquence, qu'on a dit anciennement & indifféremment , *Hermer* ou *Hermes* : c'étoit une pure affaire de prononciation . D'après cette donnée, vous allez juger de mon explication .

Her-mes ou *Her-mer* n'est pas une Créature , ce n'est pas un homme , ou un demi-Dieu : c'est le *Seigneur-Roi* du Ciel & de la terre, le *ter Optimus -Maximus* ou *Trismegiste*, comme l'Egypte & toute l'Antiquité ont constamment appellé leur *Hermer* ou *Hermes. Seigneur & Roi*, ou *Souverain-Seigneur*, voilà la version littérale de ce mot & sa vraie si-

gnification, antérieure à toutes les fables des Grecs.

Que ce mot soit véritablement Egyptien, Sarmate ou Pelasgue, c'est ce que nous n'examinerons pas; parceque cela ne prouve rien, si non ce que nous savons déjà: qu'il y a une infinité de mots qui, à la seule prononciation près, sont les mêmes dans beaucoup de langues. Il n'en est pas moins vrai que ce mot appartient à la langue des Teutons (1) ou des Celtes.

(1) Le nom des *Teutons* même, qui vient de *Teut*, *Theot*, &c. a une origine commune aux Egyptiens, Celtes & Sarmates.

Her, Heer, Herr, a toujours signifié dans ces langues & y signifie encore, *Seigneur, Dominus: Mer, Roi*. Le premier de ces mots a été conservé même chez les Latins, & se trouve, sans changement, dans leur *Herus*. Il en est de même d'une infinité d'autres mots Osques, The-Osques ou Celtes, qui se retrouvent dans la langue Romaine, à laquelle ils ont été transmis par celle des Aborigènes, qui les ont reçus, avec les Gaulois ou Teutons, leurs compagnons de voyage & frères d'armes, d'une source commune. C'est des Gaulois & des Teutons que nous avons em-

prunté jusqu'à nos *Municipia* (1) & nos *Lares*. (2) Rome moderne, cette *Terrarum Dea Gentiumque Roma*, parle enfin très-souvent

(1) *Municipia*, *municipes*, *municipes*: ces mots viennent absolument du Teuton, *mynschap*, *gemynschap*. Tout, jusqu'à la terminaison même, dénote que ces mots ne sont pas d'origine Latine ou Romaine, si non pour autant que le *Latium*, & *Rome*, fondée dans le *Latium*, ont eux-mêmes une origine Teutonne ou Celte.

(2) *Lares*, *Laar*, *Laer*, est un nom générique, fort ancien chez les Celtes & les Teutons, & qui entre dans la composition d'une infinité de noms de leurs Villes & Villages. *Groslaer*, *Wetzlaer*, *Vorstelaer*, *Vosselaer*, *Rotselaer*, *Wespelaer*, &c. &c. le Diocèse

Celte, sans le savoir ; & ne se doute pas d'avoir l'obligation de sa belle langue en partie à des peuples qu'elle méprise , qu'elle a cherché & réussi à subjuguier . C'est à la langue Teutonnes & Celte que Rome doit jusqu'à son propre nom . (1) Les Gaulois & les

d'Anvers , seul, suffiroit pour la preuve . *Laar* , *laer* , *lar* , signifioit anciennement *habitation* , *demeure* , ce qui héberge , ou donne *le couvert* , des *maisons* , ou *amas des maisons* , &c. &c.

(1) *Rome* , *Roomen* , en Grec Ρώμη , qui signifie la même chose que *Valentia* , Ville d'Espagne , &c n'est autre chose que notre *v'room* : *fort* , *belliqueux* . On sait que le *Ve* , comme le *Ge* plus haut , dans *gemynschap* , ne

Cimbres ont été nos premiers précepteurs en fait de langue: mais nos Marius, nos Jules-César, & nos Germanicus, leur ont bien rendu leurs leçons, & d'une manière terrible. Nous les avons vaincus dans l'art militaire; mais bientôt ils auront leur tour: nous recevrons d'eux une seconde fois des leçons, qui ne seront point des leçons de Langue; & Rome tremblera & pliera de nouveau sous le joug de ces guerriers ré-

sont que de ces allongemens, assez insignifiants, des mots; la même chose enfin que le *ye* qui s'employoit si souvent chez les Grecs, & tant d'autres chevilles.

doutables. (1) Nouvelle raison pour nous attacher à leur idiôme, pour l'étudier & chercher à le polir.

La traduction que les Latins ont faite du mot *Hermer* ou *Hermes*, porte notre démonstration jusqu'à l'évidence. Par une simple transposition de syllabes, & en conservant le *Mer* celtique,

(1) Cela s'est vérifié dans cet essaim de *Goths*, *Ostrogots*, *Lombards* ou *Longobards*, tous peuples Teutons ou Germaniques, qui ont inondé dans le cinquième & sixième siècles l'Italie & jusqu'à l'Afrique. Ceci semble placer l'existence de notre Aveugle au plus tard vers le commencement du cinquième siècle.

(que seulement de la fin du mot les Latins ont transporté au commencement,) ils ont fait leur *Mercurius*, se servant du grec *Κύριος* à la place du *Herr* teuton, ou du latin *Dominus* .

Mais laissant là le teuton, le grec & le latin ; laissant là le mot, dont nous nous sommes assez long-tems occupés, allons directement à une conclusion bien autrement importante ; & d'un rapprochement purement grammatical, déduisons une vérité historique, faite pour détruire une des plus grandes calomnies, inventée contre nos ancêtres & contre l'honneur du genre humain.

LA plupart des historiens , & César entr'autres , ont dit , que le *principal Dieu* des Gaulois étoit *Mercury*. (1) Ils vouloient sans doute faire entendre par là que les Gaulois reconnoissoient plusieurs Dieux , et que , dans ce nombre , ils honoroient particulièrement le fils de *Maia*. Trompés ou trompeurs , les Romains , qui jalousoient toutes les autres nations , s'efforçoient constamment de les déprimer (2) , en

(1) *Deum maxime Mercurium colunt*. Cæs. de Bello Gall. Lib. VI. cap. XVII.

(2) J'excepte le seul *Tacite* , le panégyriste décidé des Germains , qui

leur attribuant leurs propres superstitions. Mais le peuple des Gaules, formé par ses Druïdes & par ses Bardes, avoit des connoissances & des sentimens bien plus relevés; & lorsque les armes Romaines, & avec elles toute la corruption des mœurs & du culte, pénétrèrent dans ces contrées, ni les Gaulois, ni les Teutons, n'avoient pas encore perdu les traces de leur religion primitive. Leurs Cicéron n'é-

~~~~~  
 les a même si fort embellis, qu'on a cru qu'il avoit voulu écrire une *Utopia*, comme Th. Morus; & proposer la Germanie comme un modèle à Rome corrompue.

toient pas obligés de cacher la timide vérité; (1) leurs Socrates n'avoient pas eu besoin de voiler leurs sentimens , pour ne pas é-

---

(1) On voit chez Cicéron , & non seulement dans ses livres de *Nat. Deorum*, mais par-tout ailleurs, que les plus hommes d'esprit parmi les Romains, vers le déclin de la République, n'osoient parler ouvertement sur ce grand & premier point de toute religion. Il y a un passage frappant à cet égard au commencement du premier livre de *Cic. de Leg.* Il y demande à Atticus ( qui est un des interlocuteurs ): *Dasne igitur hoc nobis, Pomponi, (nam Quinti novi sententiam) Deorum immortalium vi, natura, ratione, potestate, mente, numine, sive quod est aliud verbum quo*

tre exposés à boire la ciguë .  
L'hommage religieux de ce peuple étoit libre & public , & il étoit pour le *Seigneur-Roi* de

---

*planus significem quod volo , naturam omnem regi ? Nam si hoc non probas , ab eo nobis caussa orienda est potissimum .* Puis il fait répondre Atticus , avec cette aménité qui étoit propre à tous les deux : Oui , je vous l'accorde . *Do sane , si postulas .* Mais voyez ce qu'il ajoute : „ Car je ne „ crains point cette fois-ci , dit-il , que „ nos condisciples m'entendent , à cause de ce gazouillement d'oiseaux „ qui nous environnent , & du bruit „ que font les eaux courantes „ . *Etenim propter hunc concentum avium strepitumque fluminum , non vereor condiscipulorum ne quis exaudiat .*

l'Univers , & non pour les Dieux de la fable. DIEU, DIEU seul, voilà leur *Hermes*, leur vrai *Mer-Curius* ou *Rex-Dominus*. On peut donc dire que César ne s'est pas trompé entièrement ; comme nous ne nous tromperions pas en disant que les Juifs ont adoré *Adonai-Rex* & *Jehova*. (1) Mais César a équivoqué , à dessein sans doute , & il avoit ses raisons pour le faire. C'est ainsi que , comme un éclair , la vérité historique sort de deux

---

(1) .Et *Jupiter*, ou *Jou-pater*, qu'est-ce autre chose, dans son origine, que *J'hova-Pater*, *Teut-Atta*? *Dieu*, notre *Pere*.

monosyllabes Teutons, de deux racines Celtes.

Nous allons voir la même chose d'*Osiris*. Ce nom sur lequel on a tant écrit depuis le Philosophe de Chéronée, s'expliquera avec une égale facilité, & par la transposition d'une seule lettre. Lisez *Orisis*, comme je suis persuadé qu'on a lu autrefois : & tout se trouvera si naturel, si coulant ; ce qu'on a désigné par le nom de fables Egyptiennes, deviendra une vérité si palpable & si simple, qu'en nos Plutarque, anciens & modernes, rougiront d'avoir employé tant

d'érudition & de travail, à d'infructueuses recherches (1).

---

(1) On sait que Plutarque a écrit un petit Traité exprès d'*Isis* & d'*O-siris*, où il ramasse tous les *on dit*, & ne va jamais à la source. Et comment auroit-il été à la source, source plus inconnue pour lui que celles du Nil? Il ne savoit pas probablement le premier mot de Celtique ou de Teuton. Les Grecs d'alors, infatués de la beauté de leur langue & de leur prétendu savoir, se demandoient à-peu-près comme les Juifs du tems de notre Seigneur: à *Nazareth potest aliquid boni esse?* ou comme, dans ces derniers tems, a fait un P. Bouhours: *un Allemand peut-il avoir de l'esprit?* peut-il nous faire connoître la véritable origine des choses?

ISIS est la Nature ; tout le monde en convient . (1) OR-ISIS en est l'origine , la première cause , c'est le synonyme d'*Hermes* , le *Souverain auteur de la Nature* . OR , qui est resté chez les Latins , où il est la racine d'*Ortus* , d'*Orior* , d'*Origo* , nous vient encore des Germains & des Celtes ; & s'emploie aujourd'hui , parmi ces

---

(1) C'est aussi ce que Plutarque , & tous les modernes , ont dit de plus raisonnable . *Is-is ; ce qui est* , c'est du Teuton encore , c'est du Flamand , c'est du Hollandois tout pur . La Nature en effet , n'est autre chose que ce qui est , l'ordre présent des choses ; *illud quod est* .

peuples, dans tous les dialectes de leur langue, pour tout ce qui signifie source. *Oorzaak, Ursach, Oorspronk, Ursprung, Uralt: &c., &c.*, sont des mots usités dans toute la Germanie & dans le Nord, (1) pour désigner une première cause. Je pourrois joindre à ceci l'*ER* Platonicien, dont on a tant parlé. Mais outre qu'il a

---

(1) Il auroit pu ajouter: *Et chez les Belges*, s'il avoit connu la langue de ceux-ci, qui est un des plus anciens dialectes de la langue Gauloise ou Teutonne. Mais notre philosophe la confondoit avec les autres langues Germaniques & septentrionales; & il n'avoit pas tort.

un rapport plus direct, comme je crois, avec *Hermes*, & avec l'*Hercule* ou l'*Eraclès* des Grecs, nous n'avons pas besoin, lorsque tout est clair & bien prouvé, d'entasser une érudition superflue & des démonstrations inutiles. Laissons les Grecs, par amour pour le merveilleux, ou pour couvrir une profonde ignorance, charger leur *ER*, leur *Hermes*, ou leur *Eraclès*, de toutes les impertinences que leur suggère leur bondissante imagination. La simplicité de nos explications, n'a pas besoin de ces parures; elle n'en est pas jalouse. Les Grecs, & leurs Poètes,

voulant tout embellir , ont tout gâté. Homere ! Homere ! vous n'avez pas fait le mal ; il existoit avant vous . Mais vous l'avez éternisé par le charme de votre invention & de votre diction poétique . Les Poètes ! Ha ! ils devoient transporter les hommes au Ciel : Ils ont mieux aimé traduire l'habitant du Ciel sur la terre ; (1) ils ont revêtu la Divinité de toutes les imperfections des hommes , & je puis bien dire , de leurs crimes . Les malheureux ! Mais revenons .

---

(1) *Humana ad Deos transtulerunt ; malle[m] divina ad nos . Cic. Tuscul. .*

Le *Thot* des Egyptiens & des Celtes, le *Godt*, le *Woda* ou *Odin* des Germains & des Hyperboréens; *Hermes*, *Osiris*, &c., ainsi expliqués, il nous reste une remarque assez saillante à faire. Elle achèvera de démontrer qu'il n'y a pas de langue dans l'univers plus propre à débrouiller nos origines, que l'ancienne Gauloise ou Celtique. (1)

C'est elle qui nous a déjà mis sur les voies de cette grande vérité, que les dogmes fondamen-

---

(1) On verra, dans la suite de ces Entretiens, que nous lui avons bien d'autres obligations encore.

*taux ont été long-tems les mêmes chez les différens peuples: que ce n'a été qu'assez tard, & après les révolutions des guerres, des vices & du luxe; que ces dogmes ont commencé à être défigurés, méconnus ou détruits; & on peut bien ranger parmi nos Κυρίας δόξας, que, dans les langues comme dans les opinions, tout annonce une origine, une tendance & une fin communes. Omnia ab uno et ad unum.*

Nous pourrions confirmer cette vérité par un grand nombre d'observations, curieuses ou importantes. Toutes les langues nous en fournissent, mais princi-

palement celle dont nous avons tant parlé, la langue Celte. Elle nous explique, avec le nom de Dieu, l'origine des Peuples, leurs usages; & ce qui est tout-à-fait particulier, après nous avoir fait connoître le *Bon* par excellence, elle nous fait connoître encore le *Mauvais*, c'est-à-dire, *Satan* ou le *Diable*.

Le *Diable* est tout-à-fait d'origine Celte. C'est des Celtes que les Latins & les Grecs ont emprunté jusqu'à ce nom. Je le rencontre bien chez les Egyptiens sous le nom de *Typhon*; mais je ne connois pas encore tous les rapports que ce dernier mot a

avec nos langues modernes. Un heureux hazard, peut-être, nous le fera découvrir, comme il a fait découvrir l'origine, si longtemps ignorée, de *Thot*, *Teut-at-ta*; *Godt*; *Wodan*, *Hermes*, *Osiris* ou *Orisis*. (1)

*Evil*, *Euvel*, *Uebel*, dans les langues du Nord signifie *Mé-*

---

(1) Si je voulois risquer une conjecture, j'expliquerois bien ici, d'une manière fort vraisemblable, le mot Egyptien, *typhon*, *tyfon*, *tyfen*, *tyfel*; & ce seroit encore la langue Teutonne qui me fourniroit cette explication. Mais je ne veux pas affoiblir par des conjectures, même très-probables, des vérités lumineuses & fortes.

*chant* ou *Mauvais*. Ajoutez y l'article Celte, vous aurez *D'evil*, *D'euel*, *D'uivel*, *Teufel*. Les Latins & les Grecs en ont fait leur *Diabolus*; qui a bien quelque rapport avec le verbe *διαβάλλω*, mais aucune connexion d'origine ni de signification.

VOILA comme les dogmes & la tradition des Celtes s'accordent avec la plus ancienne Théologie du monde, avec celle des Coptes, des Hebreux & des Chrétiens. Je vous y ai conduit, du plus haut échelon, DIEU, jusqu'au dernier, *Satan* ou le *Diable*. Mais qu'il nous reste d'échelons

intermédiaires à parcourir ! La destination de l'homme, ses épreuves ici-bas, ses récompenses futures; un autre ordre de choses à venir, dont les présentes ne sont qu'une ébauche légère, un faible commencement : *initium aliquod creaturae eius*. Les initiations & les mystères de Samothrace, d'Égypte & d'Eleusis; les probations des Druides; le noviciat des disciples de Pythagore, les cérémonies Juives, toute l'antiquité sacrée & profane, depuis la première origine des choses & des hommes jusqu'au temps où nous avons dû dire, avec le Poète : *Magnus ab inte-*

*gro sæclorum nascitur ordo ;*  
 tems que je passe ici sous silen-  
 ce, parceque je n'ai entrepris de  
 vous parler que philosophie, rai-  
 son, religion naturelle; tout,  
 tout découle de la même source  
 & se porte avec impétuosité, ou  
 tend par une pente insensible,  
 vers le même but; pour se join-  
 dre ensuite à ce vaste océan, où  
 tout se réunit & se confond. *O-*  
*mnia ab uno et ad unum*. C'est  
 ainsi que par un enchaînement  
 frappant, le monde ancien tient  
 au présent & au futur. Tout est  
 lié, dans les mots comme dans  
 les choses. HARMONIE! celeste  
 harmonie de tout ce qui existe,

& de l'existant avec le possible !  
 Harmonie de l'Eternité , du Temps  
 & de l'Espace ! Heureux celui qui  
 a su vous entrevoir ! (1) Il a dé-  
 couvert le sentier de la vérité ,  
 & tient le flambeau qui doit l'y  
 conduire .

MAIS il est tard , Téogène , &  
 notre conversation n'est déjà que  
 trop prolongée . Je vous crois  
 fatigué . Ainsi , *claudite iam ri-  
 vos pueri , sat prata biberunt ;*  
 pour parler avec le Théocrite  
 Latin . Une autre fois j'achèverai

---

(1) *Felix qui potuit rerum cognosce-  
 re causas . Virg.*

de vous entretenir de nos origines Celtes. (1) Il me reste beaucoup de choses à vous apprendre. C'est par elles que vous découvrirez les noms de presque tous le Peuples de l'Europe & la plûpart des anciens usages du Latium & de la Grèce. Vous y trouverez, comme j'ai déjà dit, nos *Municipia*, nos *Lares*, notre *Rome* même; nos *Larissae*, (& dès le tems d'Homère, il y avoit quatre Villes de ce nom;) vo-

---

(1) Ce sera dans les Entretiens XXIII, XXIV et XXV.

*La Sagesse des Anciens.*

*Le Portrait et ses Copies.*

*Les Sages de l'Antiquité; NUMA &c.*

tre *Lutetia*, notre *Populus*, notre *Pollux*, &c. &c. Ce ne sera pas un Varron qui dissertera avec vous; mais Varron, avec d'immenses connoissances, ne savoit pas le Celte ou le Théotisque: & il ne pouvoit ainsi débiter que de doctes rêveries. L'antiquité ne sauroit être expliquée que par elle-même; elle a besoin des Celtes, qui sont les *Anciens*; (*die Alten*).







